Universitas
BIBLIOTHECA

1 vignette sur le titre
1 vignette en tête
1 cul de lampe

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesfantaisies03dora

MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVIII.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1981
.D35
1767
v.3

DISCOURS

Sur la Poëſie en général, & particuliérement ſur les Piéces Fugitives.

DEPUIS qu'*Homère*, le premier & le plus parfait des modèles, a enchanté ce triſte globe par le charme des vers, la Poëſie a conſervé ſes droits ſur les cœurs ſenſibles & ſur les imaginations qui connoiſſent le prix d'une erreur ſi ſouvent utile à la vérité. Cet Art ſe plut longtemps ſous le beau ciel de la Gréce. La Patrie du Peintre d'Achille fut auſſi celle des fictions brillantes, de l'Éloquence Républicaine, de cet héroïſme épuré qui naît de la culture des eſprits, & que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome ſe fit pardonner ſes conquêtes en faveur

du talent de les chanter. Les rives du Tibre, si souvent jonchées de morts, se couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile & de Tibulle. Grace à ces Philosophes paisibles, un jour doux pénétra dans ce deuil immense répandu alors sur l'Univers.

Entre les Nations modernes, les Italiens & les Anglois se sont aussi distingués par leur goût pour cet art consolateur. Les derniers sur-tout avoient besoin de sa magie pour éclaircir cette mélancolie sombre qui les consume, & vaincre cette férocité insulaire qui peut-être sans les Popes & les Miltons, auroit produit des monstres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les Mortels à qui la Nature dans leur infortune a laissé un hochet pour les distraire & les empêcher de devenir barbares ! Les

Allemands aujourd'hui ſemblent avoir recueilli quelques-unes de ces étincelles poëtiques, long-temps égarées ſous les cendres d'Athènes & les débris de l'ancienne Capitale du Monde : mais la France eſt toujours le ſol que les Muſes affectionnent davantage ; elles y réſiſtent aux chocs des mœurs actuelles, aux dégoûts de la frivolité, à l'ingratitude de ces Oiſifs, dont le luxe endurcit l'ame, & qui aimeroient mieux être accablés d'ennui, que contraints d'eſtimer ce qui leur donne des plaiſirs.

Je vais ſuivre les révolutions de la Poëſie parmi nous : je remonterai juſqu'à ſon berceau, je marquerai ſes progrès, ſes jours de force ou de langueur, & me repoſerai plus particuliérement ſur le genre dans lequel j'ai hazardé les eſſais qui compoſent ce Recueil. Ces ſortes

d'esquisses, quand elles sont rapides, deviennent intéressantes, en ce qu'elles rassemblent, sous un seul point de vue, l'ouvrage de plusieurs Siécles, rapprochent les nuances éparses d'un grand tableau, & fixent en quelque sorte l'éternelle mobilité de l'esprit humain. Le dépôt des connoissances s'éparpille aujourd'hui en d'innombrables analyses qui les font circuler & les rendent plus familières à la multitude. Cette méthode, contre laquelle on a déclamé, place les trésors de la Science à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favorise la paresse en multipliant les lumières, &, si elle empêche de découvrir des sources nouvelles, elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément ou d'utilité. C'est ainsi que l'eau des grands Fleuves se resserre en

mille canaux ſouterrains, pour aller embellir nos Parcs, & abbreuver nos prairies.

Nos premiers Poëtes, ſi nous voulons les chercher juſques dans les Gaules, ſont connus ſous le nom de Bardes. Ils compoſoient des vers; les Druides les récitoient. Ces Prêtres en ſçavoient quelquefois juſqu'à vingt mille dans leſquels étoient renfermés les ſecrets de la Religion & les dogmes de la Théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité où l'on ne trouve que nuages & qu'incertitudes. Je laiſſe ces diſcuſſions minucieuſes à la patience des Compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les Patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout inſenſibles à la Poëſie; que notre premier Père, dans le Paradis terreſtre, faiſoit pour ſa

chère compagne de très-jolis Madrigaux, & que les Anges même, au moment de la création, entonnerent en vers les louanges du Créateur. Ces abſurdités ne ſont bonnes qu'à faire voir juſqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle n'eſt point dirigée par le goût & la Philoſophie. Je n'examinerai pas non plus ſi nous devons la rime à l'*omoioteleute* des Romains ; ſi elle nous vient des Provençaux, ou leur eſt antérieure ; lequel en eſt inventeur, de *Paul Diacre*, ou du Pape *Léon ;* ſi elle entra en France, par le Nord ou le Midi, par l'entremiſe des Maures, des Goths, ou des Arabes. Cela n'intéreſſe perſonne.

Ceux qui cultivoient notre Poéſie dans ſon premier âge formoient des troupes errantes, à-peu-près comme celles de nos Comédiens de Campagne : des Eſſains

Poëtiques ſe répandoient de toutes parts ; ils aſſiégeoient les Châteaux, les Palais, & récitoient à tout venant des vers tudeſques qu'ils appelloient modeſtement le langage des Dieux. Les chefs de famille menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans qui naiſſoient dans le ſein de la rime & n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces Amphions voyageurs étoient admis à la table de nos Rois qui les faiſoient vivre, & à qui, comme de raiſon, ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la premiere ſéduction qu'employa la Poëſie pour ſe concilier la bienveillance des hommes ; & les Grands mirent bientôt de l'importance à des chanſons qui flattoient leur oreille en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des Croiſades, la fermentation qu'elles occaſionnérent, cet

enthousiasme précurseur des grands événemens, le vertige sacré qui agitoit l'Europe, toutes ces causes réunies firent éclore des légions de Poëtes belliqueux qui s'armérent pour le saint tombeau & s'en alloient rimant contre les Sarrasins: mais les noms de tous ces guerriers ne sont pas venus jusqu'à nous; on ne se souvient que de leur zéle & de leur extravagance. Cette révolution changea cependant le caractère des ouvrages: il n'y étoit question, avant elle, que de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban, du Roi Artus, du Chevalier de la Table ronde: à ces noms succéderent ceux de Bouillon, de Soliman, de Noradin, des Califes & des Soudans. Ils ne s'épargnoient pas sur-tout les Satyres contre les Turcs & ce Payen de Mahomet; ils auroient au besoin brulé

Jérufalem pour en mieux extirper les racines de la Religion Mufulmane. On voit par là que le Fanatifme les avoit tant foit peu gagnés, & que les Poëtes dans ces temps de crife au lieu de s'élever contre les paſſions des Princes, en étoient les plus ardens Apologiſtes. Il ne paroît pas que depuis ils fe foient corrigés de ce défaut ; & ce fera pour eux une tache éternelle aux yeux de la raifon & de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés & ſi dignes de l'être, il en eſt un que répéteront dans la poſtérité la plus reculée les Amans & les Philofophes ; c'eſt celui d'Abélard, dont la fcience, les réfléxions & le génie vinrent échouer contre un fourire d'Héloïfe, & dont les malheurs ont ouvert une fource de larmes qui ne fe fermera jamais dans tous les

cœurs ſenſibles. Il entreméloit les fleurs de la Poëſie aux épines théologiques ; & lorſque des études incertaines offuſquoient à ſes yeux les rayons de la Divinité, il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de ſa maîtreſſe. Les vers qui lui échappoient alors, reſpiroient la paſſion, la volupté, l'amour : les jeunes Amans ſe les rappelloient dans le calme de la ſolitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines, de leurs plaiſirs & de leurs ſentimens. Abélard fut à la fois le Sçavant le plus profond, le plus aimable des hommes, & certainement le plus perſécuté. Né avec une ame bruiante, il ſe vit obligé de s'enſevelir vivant, pour pleurer l'impuiſſance de ſes deſirs, l'inutilité de ſa raiſon & cette loi du ſort qui le fit paſſer en quelque ſorte par tous les grades de l'infortune. Son exiſtence ce-

pendant, toute orageuſe, toute pénible, toute horrible qu'elle fût, me ſembleroit préférable à celle de ces Érudits orgueilleux qui croyent reculer les limites de l'eſprit humain, en poſant les bornes du leur, achetent du ſacrifice de leurs paſſions le droit d'être inſenſibles pour les autres, & ne laiſſent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre & des volumes qu'on ne lit pas.

Je me ſuis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard; mais lorſqu'on écrit pour ſoulager ſon cœur & diſtraire ſon imagination, on ſe permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéreſſer l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaiſir de ſe ſatisfaire; & il faut bien ſe garder de toucher à un défaut, quand il eſt le réſultat d'un ſentiment.

Les Poëtes qui vinrent après l'Amant

d'Héloïſe n'eurent ni ſon mérite ni ſa réputation : c'eſt un *Hélynand* qui fut Moine pendant ſa vie, & dont on fit un Saint après ſa mort ; un *Hugues de Bercy*, Auteur d'une Satyre ſanglante qu'il nomma la Bible de Guyot ; un *Raoul ; un Vace* Normand, &c, &c, &c. *Thibault*, Comte de Champagne ſe diſtingua dans cette foule ; c'eſt qu'il aimoit & qu'il chantoit l'Amour. Il mêla le premier les rimes maſculines aux féminines, & ſentit les graces de ce mêlange : l'Arioſte, le Taſſe, le Cavalier Marin tranſporterent cette nouveauté dans leurs Stances qui en acquirent plus de charme & d'harmonie. Les Chanſons de Thibault furent très-eſtimées & eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de Blanche de Caſtille, Mère de Saint Louis. D'après cela, il n'y eut ſi petit

Rimeur qui ne ſe fît une Reine à ſa guiſe, pour laquelle il s'épuiſoit en Madrigaux amoureuſement gothiques, De là ſont nées les Iris en l'air, les chaînes, les martyres, toutes ces phraſes doucereuſes qui vieillirent dès leur nouveauté, & ſont venues depuis affadir nos Éclogues, nos Idylles, nos Élégies, ſur-tout nos Opéras.

Au milieu de tant de Chanſons, on vit éclore le Roman de *la Roſe*, que les gens de goût eſtiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun ; c'eſt une eſpéce d'art d'aimer :

> Ci eſt le Roman de la Roſe,
> Où tout l'art d'amours eſt encloſe.

Il renferme les expreſſions vives de cette paſſion ſi douce & ſi cruelle, qu'on

ne ſe laſſera jamais de peindre, & dont les peintures ſont toujours intéreſſantes même pour les malheureux qu'elle a faits. Cet Ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands ſuccès, les éloges outrés, & les contradictions ridicules. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités crioient au blaſphême : les Prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'Éloquence Apoſtolique ; & Gerſon Chancelier de l'Univerſité crut l'enſevelir ſous un énorme Traité Latin qu'il compoſa à ce ſujet avec toute la fougue de Démoſthénes ; mais les Graces toujours victorieuſes ſe jouent des criailleries des Moines, des Anathêmes de la Chaire, & du Latin de l'Univerſité.

Les Partiſans du Roman de la Roſe tombérent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le Livre univerſel.

Fable,

Fable, Hiſtoire, Morale ,Théologie, Religion,Chymie , tout étoit renfermé ſous cet ingénieux emblême. Cette Roſe , d'après eux , repréſentoit tour-à-tour la Science, la Sageſſe, les myſtères de la *Grace* , la Piété Chrétienne , & le *Port du Salut :* quelques-uns même y appercevoient la *Roſe virginale de Marie* , la *blanche Roſe en Jéricho plantée* , le *Verger d'infinie Lieſſe* , le *Roſier de tout bien & gloire , qui eſt la béatifique viſion de l'eſſence de Dieu.*

Quel délire de part & d'autre ! Il eſt clair cependant que cette Roſe ſi mal attaquée, ſi mal défendue , eſt abſolument la même * qui fut tranſplantée depuis à l'Opéra-Comique , par l'Auteur de la Métromanie.

* *La Roſe* , Opéra-Comique de M. *Piron.*

Quoiqu'il en ſoit, ce Roman célébre fut en quelque ſorte l'Aurore de la Poëſie Françoiſe ; il eſt à la fois voluptueux & ſatyrique. Les Femmes ſur-tout n'y ſont pas ménagées ; les Épigrammes contr'elles y reviennent à tout moment ; en voici une :

Pénélope même il prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela ſeroit, faut-il le dire avec cette dureté, & outrager un Séxe charmant qui n'a pas toujours le courage de ſe défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ſes foibleſſes ?

Après cette production, les Muſes ſe repoſerent long-temps. Dans cet intervalle elles n'accorderent leurs faveurs qu'à quelques Moines, & entr'autres à *Jean Venete*, Carme du grand Couvent. Enfin, grace à *Froiſſard*, on vit naître

le *Chant Royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le *Triolet*, le *Rondeau*, & toutes les Piéces à refrain. Ce *Froiſſard*, que nous connoiſſons comme Hiſtorien, fit auſſi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été compoſés, à *l'aide de Dieu* & des *Amours*.

Villon parut, *&* comme dit Boileau,
. . . . dans ces ſiécles groſſiers,
Débrouilla l'art confus de nos vieux Romanciers.

Ce Villon avoit quelque mérite; mais ſa vie eſt pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poëtiques le mirent aux priſes avec le Châtelet; & il paroît par les plaiſanteries qui lui échappérent alors, que c'étoit un homme ſans honneur & ſans aucune ſorte de ſenſibilité. Je ne ſçais comment on s'arrête ſur ces anecdotes flétriſſantes pour la Littérature : que ne peut-on plutôt cacher à

la poſtérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, & n'ont pas ſenti que la premiere gloire eſt celle des mœurs & de la probité ?

Les Ouvrages de Villon, quoique plus correćts, ne ſervirent point aux progrès de la Poëſie : au contraire, ceux qui le ſuivirent la défigurerent au point d'en faire un art méconnoiſſable & barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieuſement entaſſées les unes ſur les autres ; leurs noms étoient la Batelée, la *Fraterniſée*, la *Rétrograde* ; l'*Enchaînée*, la *Briſée*, l'*Equivoque*, la *ſenée*, la *Couronnée*, *l'Empériere*, monſtrueux abus de la patience & de l'eſprit humain. Ce mauvais goût infećta tous les écrits : il donna des entraves à la raiſon, au ſentiment ; & les Poëtes alors n'étoient que des enfans imbéciles

ou des Bâteleurs coupables. La fureur des rimes bizarres n'eſt pas la ſeule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule, ils arrangeoient leurs vers avec une telle ſymmétrie & des combinaiſons ſi ridiculement ingénieuſes qu'ils en formoient toutes ſortes de figures, comme des *triangles*, des *ovales*, des *croix*, des *fourches*, des *rateaux*. On a conſervé cinq de ces Piéces, qui repréſentent un autel, un *œuf*, *des aîles* & *un ſiflet* : ce dernier convient merveilleuſement à de pareilles inventions, & aux Rimailleurs Automates qui ſe ſont joués à ce point de l'indulgence de leurs Contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. *Marot*, les fit oublier. Voici le moment où la Poëſie ſort en quelque ſorte de ſon

cahos, prend une forme plus régulière; & s'embellit, par degrés, ſous les pinceaux de Clement, de Saint Gelais, de Belleau, de Ronſard & de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe & d'énergie; il ébauche en elle ces traits de force & de majeſté qui ſe développent enfin, ſous le beau ſiécle des Corneille, des Racine, des Boileau & des la Fontaine. Le nôtre, à ce qu'il me ſemble, n'a point dégénéré; nous avons, je crois, des rivaux à oppoſer aux plus beaux génies qui ayent illuſtré le regne de Louis XIV. La Philoſophie a ouvert le champ des connoiſſances où la Poëſie elle-même a cueilli des fleurs moins paſſagères & de plus ſolides ornemens. L'augmentation du luxe, l'amour de la nouveauté, l'appréciation plus juſte des titres & des rangs, une ſorte

d'indépendance dans les opinions, tout cela donne plus de *mordant* aux eſprits & au goût plus de délicateſſe. Les grands Hommes, que je viens de nommer, en nous applaniſſant les difficultés de l'art, nous ont laiſſé le temps de penſer davantage. Le travail de l'Artiſte ne nuit pas, de nos jours, aux études du Philoſophe, & nous ſommes d'autant plus avancés, qu'on a fait pour nous les premiers pas, qui ne ſont pas les moins difficiles Peut-être eſt-il quelque partie plus négligée, telle que la Comédie, portée à ſa perfection par Molière, & voiſine aujourd'hui de ſa décadence, mais il en eſt d'autres dans leſquelles nous ne devons rien envier à nos prédéceſſeurs.

Parmi les genres où nous excellons, la Poëſie légère eſt un de ceux que nous avons le plus perfectionné. On a vu naî-

tre depuis quarante ans une ſoule de Piéces fugitives qui ſont devenues le charme & l'amuſement de la Société. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue, mais par les graces tantôt badines, tantôt voluptueuſes qu'on y doit répandre, par la gaîté franche, la peinture vive des mœurs, & ce cachet d'originalité qui en doit être le principal caractère. Dans certaines productions le Poëte eſt contraint de diſparoître ſous des Perſonnages empruntés qu'il fait parler bien ou mal. Il ſe montre dans quelques-unes avec un attirail fatigant pour lui & pour les autres : là, il n'a point d'entraves à ſe donner : il eſt exempt de ces convulſions préliminaires qui dans la régle doivent précéder l'inſpiration. C'eſt l'homme que l'on cherche c'eſt : lui qu'on eſt cenſé voir & entendre ; il parle, il

converſe, il s'abandonne à cette indiſcrétion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts, ſes penchans, ſes humeurs, ſes défauts même, tout lui échappe, comme ſi le Public ne devoit jamais être dans la confidence. S'il eſt vrai qu'un Poëte ſe peigne dans ſes écrits, c'eſt ſurtout dans ceux dont il eſt queſtion. Il y eſt froid, dès qu'il ſe maſque ; il faut qu'il y ſoit Amant, Convive, Ami, & que ſon cœur ſe réfléchiſſe dans tous les tableaux que colorie ſon imagination. Voilà pourquoi ces ſortes de Pièces doivent être courtes & rapides ; elles ſont les ſaillies du moment ; tout leur ſel s'évapore, dès qu'elles annocent le projet. Qu'on liſe Horace ; on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les Satyres, l'Art Poëtique, quelques Odes dans le gout de Pindare, ce Poëte

charmant eſt tout en Piéces fugitives. Ce ſont autant de petits chef-d'œuvres que la volupté même a dictés à la pareſſe, & que les Muſes ont recueillis pour en faire les délices de la poſtérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'eſprit d'Horace, à ſon caractère volage, à la vie diſſipée qu'il menoit chez Mécène, & qui ne lui permettoit pas de s'impoſer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il ſaiſiſſoit en courant les nuances les plus délicates; ſur-tout il ſe peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à prétentions. Tantôt il vante l'illuſion d'un amour naiſſant; tantôt il s'emporte contre la perfidie d'une Maîtreſſe. Pour ſe conſoler il ordonne à un Eſclave d'apporter des fleurs & du vin;

il célébre les charmes de la jeune Phidylé, plaisante sur la coquetterie de la vieille Chloris; prend congé de l'Amour avec humeur; & l'instant d'après chante amoureusement une hymne à Vénus: là, c'est Bacchus qu'il implore, & qu'il prie de l'aider à bien recevoir Messala; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, & lui recommande d'adoucir la rigueur du temps par le plaisir de la table. Ne croiroit-on pas, en parcourant tous ces Sujets, être dans la familiarité d'Horace? Il vous transporte à son Tivoli, entre Philis & Ligurinus; vous devenez le témoin de ses fêtes, le confident de ses amours, & l'admirateur de ses chansons. Ce qui achéve son éloge, c'est ce mêlange de raison qui perce à travers son badinage: on trouve plus de morale dans les esquisses de ce Poëte Philo-

ſophe, que dans les traités approfondis de tous nos Moraliſtes. Ce n'eſt point cette Philoſophie orgueilleuſe qui ſe charge avec confiance de l'inſtruction de l'Univers, n'eſtime que ſes opinions, n'aime que ſes Proſélytes, & verſe autour d'elle le fiel brulant de la miſantropie ; c'eſt celle qui ſçait rire & pardonner, qui ſe joue en quelque ſorte autour du cœur humain, pour mieux ſaiſir l'inſtant d'y pénétrer ; eſt toujours ſimple, ne dogmatiſe jamais, & adoucit, par des Fables aimables, les traits auſtères de la vérité. La Philoſophie d'un Poëte doit être ſans affiche. Il faut qu'il la puiſe dans ſon cœur, & qu'elle ſe mêle à ſes ouvrages comme l'air, ce fluide imperceptible, s'inſinue dans tous les corps ſans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la Nature. Un vrai Sage eſt indulgent ; c'eſt d'après ſes propres paſ-

ſions, qu'il doit raiſonner ſur celles des autres ; c'eſt de ſon aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'inſenſibilité ſéche l'eſprit, & reſſerre les idées. De là naiſſent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations faſtueuſes, tous ces froids apophtegmes pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes pour oſer les décrire : enfin c'eſt parmi les peines & les plaiſirs, dans les chocs de l'amour & de l'ambition, c'eſt du ſein des foibleſſes & des erreurs que s'éleve cette voix intéreſſante & victorieuſe qui inſtruit les malheureux en les attendriſſant, fait aimer la Raiſon, perſuade le devoir, & raméne l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes Sages, voilà ceux que j'irai

consulter, quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Sénéque comme un Maître, je consulte Horace comme un Ami.

Parmi les Modernes l'Abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce & compâtissante que Nicole & la Bruyere n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce Poëte célébre qui le premier a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réfléxions. Il étoit d'une bonne Maison, quoiqu'il fît de jolis vers. Il avoit l'imagination brillante, l'ame sensible, pleine de chaleur, ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes dans ses écrits, il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne Compagnie, qui seule pouvoit faire la réputation d'un

homme tel que Chaulieu. Le Prince de Conti, Meſſieurs de Vendôme, le Duc & la Ducheſſe de Bouillon, s'en emparerent & l'admirent dans le ſecret de leurs plaiſirs. Les Gens de Lettres alors trouvoient de vrais amis, & n'avoient point ſans ceſſe à ſe tenir en garde contre l'inſolence des Protecteurs. C'eſt de notre ſiécle que datte cette eſpéce d'hommes qui ſe croyent Propriétaires du talent qu'ils prônent, verſent le dénigrement ſur celui qui les néglige, & ne ſont plus rien, dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* & la maiſon de Marianne Mancini ſeront célébres à jamais par les vers de l'Abbé de Chaulieu & par la Société qui les inſpiroit : c'étoit un double Lycée, où les Muſes ſe jouoient avec les Graces, où l'eſprit, aiguillonné par la confiance, étoit toujours déſarmé par la

délicateſſe; où, malgré le bon ton, regnoit encore cette cordialité, ſans laquelle le rire n'eſt qu'une grimace inventée pour déguiſer l'ennui. C'eſt-là que l'Ami de la Fare puiſoit ces tours heureux, cette aménité, cette fraîcheur de coloris, répandue ſur tous ſes Ouvrages. Il eſt diffus, incorrect; mais pénétré de ce qu'il écrit; qualité précieuſe, à qui l'on doit le peu de bons vers qu'on lit encore. Peint-il Liſette, avec un chapeau de fleurs? on voit, qu'il avoit ſouvent conſulté ſon modéle. Il ne parle de ſa goutte que comme un Maître dans l'art de jouir, & dès longtemps exercé aux plaiſirs qui la précédent. Sa morale même eſt toute en ſentimens. Chez lui, les idées de la deſtruction n'ont plus rien d'affreux; il ſe familiariſe avec elles & n'en avance pas moins dans les délices de la vie, quoiqu'elles

quoiqu'elles le rapprochent du terme dont il oſe enviſager la perſpective. C'eſt que ſon Epicuriſme affranchi de la ſervitude des préjugés, ſe repréſente au bout de ſa carrière un Dieu bon qui lui tend les bras, non un Tyran imaginaire, attendant aux bornes de l'exiſtence un être qu'il a créé foible, pour le punir de ſes foibleſſes, & lui faire expier par une éternité de douleurs des plaiſirs d'un inſtant.

Lorſque *Chaulieu* ceſſa de vivre, on imagina que la Muſe des Graces ne ſeroit plus occupée qu'à gémir ſur ſon tombeau : M. *de Voltaire* nous a fait voir qu'il étoit poſſible de la conſoler. S'il a moins de chaleur & de volupté que le Gouteux du Temple, il eſt auſſi moins inégal, plus fécond, ſurtout plus étincelant de cette gaîté françoiſe qui s'éva-

pore dans nos cercles, & qu'il a fixée dans ſes écrits. Le ſtyle de ces deux Emules indique les différentes circonſtances où ils ſe ſont trouvés. *Chaulieu* ne vit que l'aurore de cette Philoſophie qui bouleverſa le ſyſtême moral, amena d'autres rapports & d'autres combinaiſons. De ſon temps les eſprits étoient plus tranquilles, les ames plus recueillies, les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la révolution. Des travers perfectionnés, des plaiſirs rajeunis, une ſuperficie de légéreté répandue ſur les choſes les plus ſolides, des connoiſſances nouvelles, de nouvelles ſottiſes; voilà ce qui dut frapper ſes premiers regards, lorſque de ſon berceau il s'élança dans un Monde où il alloit jouer un ſi grand rôle. Admis chez la célébre *Ninon de Lenclos*, il puiſa

dans ſon commerce la politeſſe du Siécle qui expiroit, & la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec leſquels il auroit à vivre & ſe ſaiſit de l'arme du ridicule qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage & de cruauté. Ses plaiſanteries même ſuppoſent des réfléxions profondes ſur le cœur humain ; il ne fait rire que pour inviter à penſer. J'ai toujours cru que ſes petits Romans, ſes Lettres en vers, ſes Piéces détachées, & ſes Poëmes ſatyriques avoient donné l'idée du mot *Perſiflage* qui s'introduit depuis peu, & dont le ſens n'eſt pas auſſi vague que d'abord il le paroît. Le Perſiflage eſt à mes yeux la décompoſition des objets impoſans réduits à leur juſte valeur. Lorſqu'il attaque les devoirs de la vie, qu'il ſappe les préjugés utiles, & fait rougir la vertu,

il devient l'opprobre de celui qui l'employe ; mais s'il ſe borne à fronder les folies du jour, à pulvériſer les titres qui décorent des Nains, à montrer à nud la difformité des Sots, à purger la Société de tous les fourbes qui la trompent, & de toutes les chenilles qui l'empoiſonnent: ce n'eſt plus alors que le droit de l'homme ſenſible, & la vengeance du Philoſophe révolté. Le grand malheur de perſiffler la Courtiſanne, dont la dignité burleſque inſulte à la décence publique ; le Fat ignorant qui tranche, décide, colporte des Épigrammes, & ne ſçait pas qu'il eſt au-deſſous même de la Satyre. La femme ſurannée, qui au défaut des charmes, ſe ſauve dans la Métaphyſique ! le Poëte préſomptueux ſe croyant un Sophocle, parce qu'il a lu dans Ariſtote les mots de *Péripétie*, de *Protaſe* & de

Catastrophe! tous ces Etres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules, sans la fermeté courageuse qui les dénonce & les anéantit!

M. de Voltaire s'est chargé de ce soin dans la plupart de ses Ouvrages fugitifs; mais on sent bien, lorsqu'il s'exerce dans ce genre, qu'il est supérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin un talent dangereux, dont alors le seul dédommagement est le plaisir d'avoir nui. Jouissance morne, inquiette, qui répugne à toute ame sensible, qu'un égoïsme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Gresset a un caractère moins marqué, & parcourt un cercle moins étendu. Ses Poësies, si l'on en excepte *le Méchant*, respirent la paresse, le goût de la solitude & des plaisirs tranquilles. On y voit percer de temps en temps la haine des

hommes; mais c'eſt une haine ſans âpreté: elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, auſſi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La Littérature aujourd'hui eſt une eſpéce d'arène où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on diſpute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à germer dans un cœur honnête, ſi des paſſions fortes ne le ſoutiennent, ne l'embraſent, ne le déterminent. Elles ſeules donnent l'action au talent, renouvellent les idées, mettent l'ame aux priſes avec l'imagination, dévorent l'intervalle qui ſépare les travaux & les ſuccès : ce ſont des ſemences de feu qui courent de veine en veine, fourniſſent au génie l'aliment qu'il demande, & ne lui permettent de repos que pour le pouſſer à de nouveaux élans. Cette impulſion victorieuſe

a manqué, je crois, au charmant Auteur de *Verd-verd* ; car je ne puis me convaincre qu'il ait férieufement regardé comme un fcandale public l'heureufe faculté d'orner la Raifon, d'égayer la Morale, d'intimider les Méchans, & d'immortalifer un Perroquet.

On perd fans doute beaucoup au filence de cet ingénieux Écrivain ; mais quelques perfonnes aujourd'hui femblent faites pour nous en dédommager. Le C... de B.... qui dans fon *Epître aux Graces* a trahi fon commerce avec elles ; le Chevalier de *Boufflers*, l'*Hamilton* de nos jours, ce Duc * Philofophe, dont le nom feul rappelle l'idée d'un talent, & d'un efprit héréditaire ; MM. de Voifenon & de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans & faciles qui occupoient autrefois

* *M. le Duc de N***.*

les loisirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame, & le modèle répond de la délicatesse du tableau. Je citerois encore un de nos Militaires les plus distingués par sa naissance & son génie, qui, de la même main qu'il traça des plans de campagne, écrit en vers charmans des Epîtres pour ses Amis, & des Contes pour ses Maîtresses. Il nous apprend que le goût est de tous les états, & qu'il habite sous des tentes comme dans nos Académies. Les Gens du Monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'est qu'il n'affiche point ; c'est qu'il échappe à l'envie, & ne choque qu'indirectement les Littérateurs déclarés, gens pour la plupart hérissés d'ombrages. & sur le chemin desquels il ne faut pas se trouver, quand on s'entête à vivre heureux.

Parmi les Poëtes aimables que je viens de nommer, je n'ai garde d'oublier l'*Ovide* moderne, cet Epicurien accompli qui pratique l'art de plaire avec autant de ſuccès qu'il a écrit ſur l'art d'aimer. La rigueur ſcrupuleuſe, avec laquelle il renferme ſes Ouvrages, eſt une ſorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme, & tournera un jour au profit de nos plaiſirs. Le jeune Auteur de *Zélis au Bain* eſt digne de chanter l'Amour, & d'en obtenir le prix de ſes Chanſons. Nous avons auſſi de M. *Barthe* quelques Epîtres d'une tournure très-agréable.

Eh! que ne peut-on pénétrer dans les portefeuilles de ces Sages obſcurs, qui mépriſent ce vain bruit qu'on nomme *Réputation*, répandent leur ame paiſi-

ble ſur leurs tablettes ignorées, & n'ont garde de proſtituer aux regards publics la Muſe ſolitaire qui les conſole ? C'eſt là qu'on trouveroit ſouvent l'expreſſion vraie de la ſenſibilité, & ces jeux naturels d'un eſprit libre qui n'a que lui pour confident & pour Juge. Je vais tranſcrire une petite Piece que j'ai ſauvée de l'oubli où l'Auteur l'avoit condamnée : elle fait voir que le talent ſe cache quelquefois, tandis que la médiocrité ſe montre, ſe prodigue, & nous aſſiége à force ouverte.

LES SEPT PECHEZ MORTELS

A ÉGLÉ.

Que je suis bien esclave du démon !
Et vers le mal que mon ame est encline !
Je me croyois un Saint, &, quand je m'examine
Je vois avec componction
Qu'en moi tous les péchés ont déja pris racine.
Je suis gourmand, & c'est un fait certain ;
Je dévore le fruit qu'aura touché ta main,
Je le savoure avec délice.
Je m'accuse aussi d'avarice ;
Un ruban qui servit à nouer tes cheveux
Est mon trésor, je le couve des yeux.
D'un seul regard qu'Églé me favorise ;
Je ressens aussitôt un mouvement d'orgueil,
Au-dessus des humains placé par ce coup d'œil,
Je les affronte & les méprise.
Je ne pense jamais qu'à toi,

De cet unique ſoin je m'occupe ſans ceſſe ;
Et, ſi je m'y connois, c'eſt là de la pareſſe.
Le bonheur de ton chien eſt envié par moi,
Je ſens contre un rival une colère extrême.
En voilà ſix, bien proſcrits par la Loi,
Églé, crois-tu de bonne foi,
Que je ſois exempt du ſeptiéme ?

Ces vers m'ont paru très-ingénieux, & dignes de groſſir la foule de ceux qui enrichiſſent déja notre Langue & notre Littérature.

Ce genre eſt vraîment le ſeul où juſqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux : il convient à cette effervescence paſſagère de l'Eſprit National, à cette gaîté ſuperficielle qui n'échauffe point un long ouvrage, & prête tant de graces à nos productions du moment. Je dirai plus, avec toutes les diſpoſitions naturelles pour cette ſorte de Poëſie, il faut

encore, ſi l'on y veut être ſupérieur, reſpirer l'air de la Capitale. Ici, le ſuccès dépend du ſol : ce n'eſt qu'à Paris qu'on a pu écrire les *Tu* & les *Vous*, le *Mondain*, les vers au Préſident *Hénault*, à Madame *de Fontaine Martel*, & au Maréchal *de Richelieu.* On y eſt à la ſource des ridicules : c'eſt là que vous avez ſous les yeux la liſte des Sots parvenus, des Femmes vacantes, des Amans en pied, ou des Surnuméraires. On s'y met au fait des Anecdotes, de l'Hiſtoire des ſoupers, des brouilleries, des noirceurs, de mille nuances charmantes qu'on ne devine point, dès qu'on s'en éloigne. Rien n'eſt fixe, tout échappe, revient, diſparoît. Le tourbillon roule, il faut être au courant, & pourſuivre, les pinceaux à la main, ces modéles fugitifs qui ne laiſſent pas même

au Peintre le temps de les esquisser. C'est au milieu de ce flux & reflux que l'Esprit fermente, que l'imagination s'allume & enfante les tableaux rapides qui immortaliseront notre frivolité. Paris, en un mot, est le séjour par excellence, si l'on veut être martyr de l'Amour, dupe de l'Amitié, voir des horreurs sous un vernis d'élégance, connoître à fond l'étiquette, acquérir le bon ton, renoncer au bonheur & faire de jolis vers.

AVERTISSEMENT.

QUELQUES-UNES *des Piéces qui composent ce Recueil ont couru manuscrites, la plupart défigurées & pleines d'incorrections. C'est ce qui m'a engagé à les recueillir ; le Public au moins les aura telles que je les ai faites ; fautes pour fautes, j'aime encore mieux les miennes que celles des autres. J'ai choisi dans mon portefeuille ce que j'ai trouvé de moins foible pour ajouter à ce qui est déja connu, & donner à cette Collection une forme d'Ouvrage. Si je me suis quelquefois égayé sur les ridicules, je ne crois pas que mon imagination m'ait jamais emporté plus loin. L'Epître à M. Rousseau ne tombe que sur la singularité de*

ſes ſyſtêmes ; je ſuis le ſincere admirateur de ſon éloquence & des beautés ſublimes dont étincellent toutes ſes productions. Le Quatrain ſuivant renferme à-peu-près l'eſprit dans lequel ont été faites les Pièces qu'on va lire.

CE PAUVRE GLOBE EST BALOTTÉ
ENTRE L'AMOUR ET LA FOLIE;
SENTIR L'UN EST MA VOLUPTÉ,
RIRE AVEC L'AUTRE EST MON GÉNIE.

ÉPITRES.

Ch. Eisen inv. E. De Ghendt Sculp.

ÉPITRES.

A DORIS.

Tu me défens les vers, tu dois être obéïe ;
Tu peux tout ſur mon cœur; va, jouis de tes droits :
Doris, tu l'as voulu ; ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaiſirs, en me donnant des loix.
Aimable & brillante folie,
Charme de la cadence, ah ! fuïez pour toujours.

C'eſt à Doris que je vous ſacrifie ;
Doris ſans vous embellira mes jours.
Non, le caprice ſeul n'eſt pas ce qui t'inſpire ;
Ton eſprit, je le ſçais, par les Graces formé,
Admira de tout tems les Maîtres de la lyre ;
Du feu dont ils bruloient ton cœur eſt animé :
Tu les égalerois, ſi tu daignois écrire.
Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main,
Des orages du cœur dévorer la peinture,
Des malheureux Amans déplorer le deſtin,
Et dans les jeux de l'art adorer la Nature,
Tandis qu'interrompant cette heureuſe impoſture,
Je recueillois les pleurs qui tomboient ſur ton ſein !
Mais tu craignois pour moi des excès que j'ignore ;
Cet abus de l'eſprit, ce qu'il traîne après ſoi ;
Cette gloire qui déshonore,
Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.
Je te vois... je t'entends me répéter encore :
» Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux ;
» Viens cueillir avec moi les doux préſens de Flore :
» Flore aime les Amans, les fleurs naiſſent pour eux.
» Veux-tu toujours actif & toujours inutile,
» Vanter, ſans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour ?
» Veiller, te conſumer dans un travail ſtérile ?

» Ah! ſi tu veux veiller, que ce ſoit pour l'Amour.
» La palme du talent a ſans doute des charmes ;
» Il eſt beau de pouvoir, par l'honneur excité,
» Commander ſur la Scène ou les ris ou les larmes,
» D'émouvoir, d'attendrir, de plaire à la beauté :
» Mais voi de quels tourmens ce prix eſt acheté.
» Si ton ſiécle un jour te couronne,
» Quel ſera le dépit de tes obſcurs rivaux ?
» Eſt-il quelque ſuccès que leur fiel n'empoiſonne ?
» Ils voudront t'arracher le prix de tes travaux :
» Tu deſcendras avec eux dans l'arène ;
» Pour te défendre, il faudra t'avilir ;
» Tu te verras forcé de les haïr ;
» Et l'on n'eſt plus heureux, dès qu'on connoît la haine.
Non, s'ils m'avoient inſpiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu ton ſourire ;
Et, cherchant dans ton ſein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y ſerois ſauvé des traits de la ſatyre :
Quel aſyle plus doux pour braver les Cenſeurs !
Mais du Public pour moi ſi tu crains l'œil ſévère,
Ne peut-on échapper à ſa malignité ?
Les plus beaux jours ſont ceux que l'on cache au vulgaire ;
Le Dieu des vers ſouvent aime l'obſcurité :
Je cacherois les miens dans l'ombre du myſtère :

Doris me tiendroit lieu de la poſtérité.
La Terre a déployé ſes tapis de verdure :
Sur l'aîle des Zéphirs le Printems eſt porté :
Tout renaît, tout s'anime, & la fécondité
Pénétre avec l'Amour le ſein de la Nature.
Je céde aux doux tranſports dont je ſuis agité.
Si tu voulois, ma voix touchante
Aux concerts des oiſeaux mêleroit ſes accens ;
Je chanterois ta beauté raviſſante,
Je chanterois Doris ou le Printems.
Je peindrois ces boſquets que décore la roſe,
Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les Amans égarés ſe retrouvent toujours ;
Le plaiſir qui s'éveille & même qui repoſe,
Le ſombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
Je peindrois ces inſtans, où, ranimant ta flamme,
Sur tes lévres de feu j'ai reſpiré ton ame,
Ce tumulte, ce choc des eſprits & des ſens,
Tantôt impétueux & tantôt languiſſans.
Dans ce recueillement, cette paiſible ivreſſe,
Où l'ame s'interroge & commence à jouir,
Délicieux moment où s'endort le deſir,
Dans cette extaſe enchantereſſe,
J'oſerois célébrer le bonheur de ſentir.

Pourrois-tu rejetter un auſſi pur hommage,
Et m'envier le droit de parler de nos feux?
La volupté ſéduit, même dans ſon image :
Mais j'obéis, ſi tu le veux :
Va ; mon plus beau triomphe eſt de te ſatisfaire ;
Quand tu m'ordonnes de te plaire,
Tu me commandes d'être heureux.

A LA BARONNE DE***

ENFIN, te voilà de retour
Dans ce païs de fous aimables,
Chez ces Français recommandables
Par le caprice & par l'amour ;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir ;
Qui, ſage avec étourderie,
Suit toujours l'attrait du deſir,
Et depuis deux ſiécles s'ennuie,
En courant après le plaiſir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant ;
Cent jolis riens, peu de ſcrupules ;

Des ardeurs qu'emporte le vent ;
De jeunes Seigneurs bien volages,
Bien aimables, bien insolens ;
Et des bouffons, soi-disant sages ;
Et des Héros, de tems en tems.
Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande,
Où l'on ignore le bon ton,
Et d'où nous viennent, me dit-on,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros Marchands ;
Entêtés de leurs pâturages,
Des Nymphes pressant leurs laitages,
Et des animaux calculans,
Qui, sur les bords d'une onde pure,
Semés de bosquets enchanteurs,
Promenant leur lourde structure,
Viennent enfumer la verdure,
Et souiller le parfum des fleurs ;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu,
Préfèrent Barême à Chaulieu,
Et leurs pipes à leurs Maîtresses.

Et les amours dans ce climat,
Ont-ils les manières plus douces ?

Ce ſont des eſpéces de Mouſſes
Toujours pendus à quelque mât,
Des Navigateurs intrépides,
Ronflant, jurant ſur des vaiſſeaux,
Ou qui nagent entre deux eaux,
Pour faire peur aux Néréides.
Que dire, hélas! d'un tel païs,
Et des habitans qu'il raſſemble?
Il faut y loger, ce me ſemble,
Nos Matelots & nos Maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous ſeuls pouvons ſentir le prix
De ces traits ſi bien aſſortis
Pour intéreſſer, pour ſéduire;
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté ſemble éclore,
Où badine l'Amant de Flore,
Qui croit voltiger ſur des fleurs;
De cette belle chevelure
Qui ſe joue en mille replis,
Et, ſans ſe charger de rubis,
Eſt elle-même une parure;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour ſeul pourroit décrire,

Et que ſans doute il n'a point faits
Pour l'œil d'un Bourguemeître épais
Qui ne ſait pas comme on ſoupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.

Ici la Beauté ſouveraine
Nous fait des plaiſirs de ſes loix ;
Et nous encenſons notre Reine,
Pour la mieux tromper quelquefois :
Elle en impoſe au plus volage ;
Le plus téméraire la craint,
Et les Dieux mêmes qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels mirthes frais tu vas cueillir !
Ils ſe plaiſent ſur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages !
Que nos Femmes vont te haïr !
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs juſtes reſſentimens :
Elles aiment peu leurs Amans,
Mais déteſtent bien leurs Rivales.
Tu n'auras plus que de beaux jours,
Malgré leur jalouſe colère :
Devant toi marcheront toujours
Le grand étendard de Cithère,

Et la phalange des Amours.
Pour ton époux, je le révère :
Mais qu'il reste où le Sort l'a mis ;
Et qu'il pleure dans son Païs
Les péchés qu'ici tu fais faire.

A M. HUME.

Jusqu'ici ma Muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge ;
Le doux manége des rigueurs ;
L'Amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs :
J'épure aujourd'hui mon hommage,
Corine, va tromper ailleurs,
Je m'entretiens avec un Sage.
Que dis-je ? pourquoi te chasser
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon Philosophe aura pitié

De ta naïve extravagance,
De ton babil ſi varié,
De tes jeux, de ton inconſtance,
De tes défauts que je chéris,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déja tant appris.
Je le vois; Corine t'ennuie,
Hume; il te faut un autre ton....
Eh bien! parlons de ma Patrie.
Que dis-tu de ce tourbillon,
De ce ſéjour de la Féerie,
Où le plaiſir déïfié
Sous cent formes ſe multiplie;
Où l'on voit la Raiſon à pié
Suivre le char de la Folie.
Toi, qui d'un ſévère burin
As, dans tes archives ſublimes,
Arbitre juſte & ſouverain,
Gravé les vertus & les crimes;
Qui, de l'homme peſant les droits,
Les défendis avec courage,
Et dans le cabinet des Rois
Fis pénétrer l'eſprit d'un Sage;
Toi, chez qui la Religion,

Sans cruauté, ſans impoſture,
Eſt l'organe de la Nature,
Non l'opprobre de la Raiſon :
De ce ſommet philoſophique,
D'où ton œil meſure les Cieux,
Et des Etres unis entr'eux
Suit la chaîne méthaphyſique,
Peux-tu bien deſcendre à nos jeux;
T'empriſonner dans nos uſages,
Supporter nos Diſeurs de mots,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques, les Diderots,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages?
Etre oiſivement occupé;
Courir, aſſiéger les toilettes;
Partager l'honneur d'un ſoupé
Avec un Chanteur d'Ariettes;
A tout moment t'extaſier,
Malgré toi prodiguer l'éloge,
Et t'enfermer dans une loge,
Pour applaudir au Serrurier ? *
Mais l'œil de la Philoſophie

* *Opéra bouffon.*

Par-tout découvre des ſecrets :
Il n'eſt point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près,
Eſt-on moins fou dans ta Patrie ?
J'aime aſſez votre activité,
Votre apparente indépendance,
Ce phantôme de liberté
Que par habitude on encenſe,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce ſpectacle bizarre
Que vous devez à Shakeſpir ;
Vos Spectres, votre tintamarre,
Dont l'horreur ſe change en plaiſir ;
Ces drames bouffons & ſublimes,
Où ſont entaſſés tous les crimes,
Où l'on rit & pleure à ſon choix,
Où l'Auteur s'éléve & s'abaiſſe,
Et qui finiſſent quelquefois
Par le viol de la Princeſſe.
Mais ces combats impertinens,
Et cette joûte ſingulière,
Où deux coqs, nobles concurrens,
Devant la Nation entiere

Tiennent cent Milords en ſuſpens ;
Pardonnez, Pairs de l'Angleterre,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire & je vous aime ;
Quand vous ornez d'un diadême
Le front auguſte des talens ;
Quand d'Olfieldt la cendre chérie ;
Que n'oſent point troubler les loix,
Figure dans une Abbaïe
Auprès de la cendre des Rois :
Mais ne prétendez plus nous plaire,
Quand vous dreſſez des échaffauds ;
Quand votre ſanglant Miniſtère
Du glaive oſe armer les bourreaux ;
Ou, perſécutant des héros
Auſſi fidéles que les nôtres,
Fuſille un de vos Amiraux,
Afin d'encourager les autres.
Pour moi, j'adore mon Païs,
Et ſes modes & ſes caprices,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clariſſes :
Vos Lords valent-ils nos Marquis
Pour nous l'indulgente Nature

Semble prodiguer ſes bienfaits ;
Et du fond de nos cabinets,
Nous cultivons l'Agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aſpects roule & circule :
Weiſſe fumige la beauté,
Gatti l'amuſe & l'inocule.
Nos Femmes expliquent Neuton,
Et quittent, pleines d'un beau zéle,
Miſapouf & tant mieux pour elle,
Pour Bolinbroke & pour Bâcon.
Nous aimons vos graves chimères
Et vos jeux triſtement ſenſés.
Nous ornons ce que vous penſez ;
Nous ſçavons, de nos mains légères
Polir vos goûts & vos talens ;
Vous avez quelques diamans,
Mais vous manquez de Lapidaires.
Ce négligé qui nous déplaît,
Nous l'égaïons par la parure ;
Et notre France eſt le creuſet
Où l'or de l'Europe s'épure.
Que dis-je ? Dans les Arts brillans,
Nos ſuccès ſurpaſſent les vôtres :

Vos

Vos théâtres si florissans
Égalent-ils l'éclat des nôtres?
Laissant bien loin tous ses Rivaux,
C'est là que l'aîné des Corneilles
Déposa le fruit de ses veilles,
Et vit encor dans ses héros:
C'est-là que Racine plus tendre,
Peintre des Amans malheureux,
Soupira ces vers amoureux
Qu'on ne se lasse point d'entendre.
Eh! que pouvez-vous comparer *
A notre moderne Bathile,
Que Garrick même ose admirer;
Qui par son jeu toujours facile,
Toujours plaisant & varié,
Parviendroit à fondre la bile
Du Quaker le plus ennuyé?
Penseurs profonds que je révére;
Qu'opposerez-vous aux talens
De cet universel Voltaire,
Qui nous console, nous éclaire,

---

* *Préville.*

Et dont la Muſe en cheveux blancs,
Eſt auſſi vive, auſſi légère,
Qu'elle parut dans ſon printems?

Dans l'art de la galanterie
Nous excellons aſſurément;
Et, pour ſoupirer décemment,
Il faut venir dans ma Patrie.
Entrez dans ce ſombre boudoir,
Et contemplez-en la Déeſſe;
Tous ces charmes qu'avec adreſſe
Ce demi-jour laiſſe entrevoir.
Combien ſa parure eſt légère!
Son ſein de quelques fleurs orné,
Et par cent rubans enchaîné,
Va rompre la frêle barrière
Qui le retient empriſonné.
Le criſtal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ſes appas,
Par-tout lui répéte ſes graces,
Et reproduit votre embarras.
Il ſuffit pour la ſatisfaire;
Ne prétendez point l'occuper.
L'Enchantereſſe a ſçu vous plaire,
Et va ſonger à vous tromper...

Allons, Milord, prenez courage ;
Un peu de caprice a ſon prix.
Vous ſeriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos Milédis.
Duſſiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londre.

Hume, ſouris à mes chanſons,
Enfans légers de mon délire :
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer ſur la lyre.
J'oubliois, pour déraiſonner,
Le Philoſophe reſpectable ;
Et ne voyois que l'homme aimable
Qui voudra bien me pardonner.

A M. HÉLVÉTIUS

Pendant son séjour à Berlin.

Ton aimable Philosophie
Fait briller ses raïons sur moi :
Je m'arrache à ma léthargie,
Et je vais revivre pour toi.
Ainsi le paresseux reptile,
Dans son obscur & froid asyle
Par les feux du Jour ranimé,
Étale cent couleurs nouvelles,
Et, fier de l'azur de ses ailes,
Sort du tombeau qu'il s'est formé.

Heureux Mortel, que je t'envie
D'habiter ces bords florissans,
Où ce n'est point à ses dépens
Qu'on fait éclater son génie ;
Où l'on ne craint point la furie
De cent subalternes Tirans,
Épouvantails de ma Patrie !
Tu le vois, le connois enfin,

Ce Roi, dont la main protectrice
Des Arts protége le destin,
Ce Roi qui se léve matin
Et va comander l'exercice
A tous les Houzards de Berlin:
Qui dans la paix ou dans la guerre,
Sait acquérir, sait conserver,
Et par l'esprit peut achever
Ce que le sabre n'a pu faire.

Mais qu'il s'applaudisse à son tour
De posséder un cœur qui l'aime,
De pouvoir fixer dans sa Cour,
Un Sage que Minerve même
Voulut disputer à l'Amour;
Qui d'une main habile & sûre
Sonde nos plus secrets penchans,
Et montre à l'esprit qu'il épure
La nudité de la Nature
Qu'on gâte à force d'ornemens;
Enfin ce Mortel vrai, sensible,
Dont l'œil de pleurs est humecté,
Quand il voit le spectacle horrible
D'un malheureux persécuté;
Qui, jaloux d'ennoblir son être,

Veut, non content de la connoître,
Servir encor l'humanité;
Ne ſe borne point à l'uſage
D'une oiſive & froide raiſon,
Et ſent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.

POTZDAM, délicieux réduit,
C'eſt ſous votre paiſible ombrage,
Que la Nature s'embellit
Pour un Monarque & pour un Sage.
Au ſein d'un auguſte repos,
C'eſt-là que Frédéric reſpire;
Et qu'après ces brillans travaux
Qu'exigent les ſoins d'un Empire,
L'homme remplace le Héros:
Là, ſans ivreſſe & ſans délire,
Des Souverains peſant les droits,
Lycurgue vient créer des loix;
Amphion vient toucher la lyre.

AVEC les Maîtres des humains,
Moi, j'aimerois aſſez à vivre
Dans le moment qui les délivre
Du Sceptre qui charge leurs mains;
Les beaux-eſprits, je les révère

Quand ils ſont doux & bienfaiſans,
Et lorſque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens;
Mais aux beaux-eſprits redoutables,
A nuire conſumant leurs jours;
Mais aux Rois qui le ſont toujours,
Il eſt cent Mortels préférables;
Témoins ces pareſſeux aimables,
Qui, ſans talens & ſans grandeurs,
Ont, avec les plus douces mœurs,
Des eſtomachs infatigables;
Enivrent juſqu'à leurs cenſeurs,
De l'amitié ſentent les charmes,
Et, ſachant vivre ſans allarmes,
Mourroient fort bien ſans Confeſſeurs.

Que dis-je? Plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis:
Te parlerai-je de Paris?
Qu'a-t-il de nouveau pour un Sage?
Il eſt tel que tu l'as laiſſé,
Aujourd'hui fou, demain ſenſé,
Et s'ennuïant ſelon l'uſage.
On y voit des Sots rengorgés,
Des Bégueules très-agréables,

Et des Enfans ſans préjugés ;
De grands Seigneurs bien dérangés,
Se donnant les airs d'être affables ;
Des Protecteurs impitoïables ,
Qui vont quêtant des Protégés.
Profondément on déraiſonne ;
On ſiffle , on prône tour-à-tour :
On s'idolâtre ſans amour :
Le François ſe perfectionne ,
Et ſe corrompt de jour en jour.

Ce tourbillon & cette ivreſſe ,
Ce tableau mouvant m'intéreſſe ;
Et lorſque j'ai bien épuiſé
Ce long reflux de bagatelles ,
Je revois mes tilleuls fidèles ,
Et je me crois déſabuſé.
C'eſt dans ce champêtre hermitage ;
C'eſt dans ce paiſible jardin
Que la Nature au front ſerein
Venant m'inviter à l'ouvrage ,
Me met l'arroſoir à la main.
Là , je vois l'amitié ſourire
A mes projets , à mes travaux :
Lorſque l'ame eſt dans le repos ,

C'eſt l'amitié qu'elle deſire :
Il eſt auſſi des jours heureux,
Des jours d'allégreſſe & de fête,
Où Zelmis choiſit dans ces lieux
La fleur qui doit parer ſa tête.
Quel enjoûment ! quelle candeur !
Dieux ! que Zelmis eſt fraîche & belle
Ah ! ſi l'aimer eſt un bonheur,
Quel bonheur d'être aimé par elle ! ...

MAIS où m'emportent malgré moi,
Zelmis, l'Amour & mon ivreſſe ?
Tu te paſſeras bien, je croi,
De l'éloge de ma maîtreſſe.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde.

Tu nous mis l'hiſtoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques Sots,
Sous les verges de la ſatire,
Et ſous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France;
De la ſcène ils ſont l'ornement:
Ils manquent un peu d'ordonnance:
Mais, toujours pleins de ſentiment,
De pathétique & d'éloquence,
On les attaque vainement;
Ils ont nos larmes pour défenſe.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu pourſuivis, ſans conſéquence,
Et la Beaumelle & Maupertuis:
Je les mets ſur ta conſcience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant ſoit peu de vaine gloire:

Je n'ai pas de peine à le croire;
Et ce n'eſt pas un grand péché.

Aujourd'hui, vainqueur de l'envie,
A ton ſiécle donnant le ton,
Tu tiens le ſceptre du génie,
Et le flambeau de la Raiſon.
Volage amant de la ſageſſe,
Dont tu reſſuſcitas les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeuneſſe;
Par toi, par ton heureuſe adreſſe,
Le Pactole plus illuſtré
Vient rouler ſon or égaré
Parmi les ondes du Permeſſe.
Les amans t'adreſſent leurs vœux;
Ils accourent dans ton aſyle,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux:
Ta plume eſt le fléau du vice:
Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la Juſtice.
Tu conſoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on deshonore;

Et quand le Sage eſt tourmenté,
Voltaire eſt l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi ſont réunis
Le Philoſophe qui differte
Sans jamais effrayer les ris;
Et l'Auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-Eſprits.

MAIS, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs ſecrets,
Soutiens-tu la correſpondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiſcrets,
Et dont l'Apollon à grands frais,
T'ennuie avec perſévérance,
Quoique flatteur avec excès?
Rien, à mon gré, n'eſt ſi riſible,
Que leur air, leurs tons empeſés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les as ſeul aviſés.
Si leur ſiécle les contrarie,
Tout eſt perdu, goût, équité:
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la poſtérité.

Ta miſſive, qu'ils ont en poche,
Leur ſert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.

Bardus paroît, & pour ſtupide
D'une voix il eſt proclamé;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé:
Contre nos traits il ſe raſſure,
Liſant l'écrit conſolateur
Où le fat, par ta ſignature,
Eſt déſigné ton ſucceſſeur.

Ta louange, bien diſpenſée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre ſemblable à la roſée
Qui féconde le ſein des fleurs;
Non à cette pluie abondante
Qu'un ſombre nuage produit,
Et qui courbant la jeune plante
Souvent la noie & la détruit.

Toujours jaloux de renommée,
Car c'eſt le vice des grands cœurs,
Peut-être contre tes cenſeurs
Prétends-tu lever une armée,
Et t'y ſoudoyer des prôneurs?

Mai, crains du moins leur mal-adresse;
Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
Toujours prompts à s'extasier,
Ils te nuisent par leur ivresse,
Croirois-tu bien qu'on les entend ;
Oubliant tout ce qui t'honore,
Louer ta Prude obstinément,
Et vanter intrépidement
Samson, tes Odes & Pandore?

Dans ton Commentaire charmant
Depuis qu'il t'a pris fantaisie
De persiffler si lestement
Le grand Peintre de Cornélie ;
Qui, sublime tout bonnement ;
Ne sçut persiffler de sa vie ;
Ne voilà-t-il pas tous nos Sots
Qui vont étayant ton systême,
Et font de ton nouveau blasphême
Les infatigables échos ?
Que ces bouffons, ces froids copistes,
Ces mirmidons religieux,
Soient tes martyrs, si tu le veux ;
Mais non pas tes panégyristes.

Converse avec les Diderots,

Les Dalembert & les Duclos.
Du haut des ſphères qu'il meſure,
Buffon brigue ton entretien :
Le confident de la Nature
A mérité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues,
Ris avec ce folâtre Abbé,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé :
Du jour apprends l'hiſtoriette
Par ce fou volage & charmant,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le ſentiment,
Comme contraire à l'étiquette,
Et qui, daignant éparpiller
Les tréſors de ſon portefeuille,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit ſortir un nouveau laurier.
Mais, par tes billets circulaires,
N'enhardis plus l'eſſain bruyant
De ces inſectes éphémères,
Qui vont aſſiéger ton couchant.
Ainſi, dans les plaines de Flore,

Sur le déclin des jours brûlans,
L'œil ſurpris voit ſoudain éclore
Tous ces moucherons bourdonnans,
Qui de l'aurore qui doit ſuivre
Ne reverront pas le réveil,
Et viennent ſe hâter de vivre
Aux derniers rayons du ſoleil.

ADIEU; de ce vain badinage
Ne va point te formaliſer :
Un Fou peut-il bleſſer un Sage,
En ne voulant que l'amuſer ?
Ne cherche pas qui je puis être,
Je donne un conſeil à mon maître,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'envelope,
J'oſai rire quelques inſtans ;
Et je vais pleurer à Mérope.

A M. DE PÉZAI

voyageant.

Où te promene ton deſtin,
Et quand finiſſent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous & des ſages ;
Moitié plaiſir, moitié chagrin ;
Nombre d'impertinens uſages,
Gravés ſur le marbre & l'airain ;
Et des ſceptres & des couronnes,
Hochets que la mort vient briſer ;
Des Rois qui bâillent ſur leurs trônes,
Et peuvent tout, hors s'amuſer ;
Quelques vertus, mille foibleſſes,
Des ſots, des dupes, des tyrans,
Et par-tout d'ennuieux amans,
Qui ſe plaignent de leurs maîtreſſes.
C'eſt bien la peine de courir.
Tel eſt pourtant cet aſſemblage
D'êtres qui naiſſent pour mourir,
Et que Dieu fit à ſon image.
Que penſes-tu de ces beaux lieux,

Où ce Calvin ingénieux
Vit profpérer fon héréfie ;
De ce féjour de l'induftrie,
Berceau d'un Cynique fameux,
Savourant loin de fa patrie
Le plaifir d'être malheureux,
Et le tout par philofophie ?
Quel eft ce Mont-Jura vanté,
D'où l'œil, fous un ciel qui s'épure,
Aime à contempler la Nature
Souriant avec majefté ;
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moiffons ;
Le cercle éternel des faifons ;
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons ?
Ce mont, inacceffible aux vices,
Et voifin des hauteurs des Cieux,
Ne femble-t-il pas orgueilleux
De dominer fur les Délices ?
Mais de quoi vais-je te parler ?
Le Peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paifible empire :
C'eft à Ferney qu'il faut voler.

A Médine en pélérinage,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un Imposteur soi-disant Sage;
Qui mériteroit nos mépris,
Malgré la Secte qui lui reste,
N'étoient les Vierges bleu-céleste;
Dont il meubla son paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère,
Et de qui la cendre est si fière,
D'occuper dans l'air un tombeau,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire,
Riche Seigneur d'un bon château?
L'un content d'être formidable,
Fut un charlatan sans gaîté:
L'autre est un Enchanteur aimable,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité;
A notre foiblesse inquiette
Montre toujours les cieux ouverts,
Et ne se sert de sa baguette
Que pour embellir l'Univers;
Il obtint la palme immortelle
Que l'autre ravit en tiran;

Et, dussé-je offenser le zèle
De quelque entêté Musulman,
Le paradis de l'alcoran
Vaut-il l'enfer de la Pucelle ?

*A M***.*

De ton agreste solitude
Je vais donc quitter le repos.
Adieu ces tranquilles berceaux,
Où je consacrois à l'étude
Des jours plus sereins & plus beaux ;
Adieu cet inculte hermitage,
Coupé de limpides canaux,
Où la nature un peu sauvage
Sort d'une forêt de roseaux,
Pour sourire aux vertus d'un Sage.
Je ne verrai plus sur les eaux
Se jouer tes cignes fidéles,
Mêlant l'albâtre de leurs aîles
Au verd naissant des arbrisseaux.
Je n'entendrai plus les marteaux,
Dans tes forges retentissantes

Frappant des coups toujours égaux,
Soumettre aux flammes jailliſſantes
Le plus indompté des métaux.
Laſſé des champêtres tableaux,
J'errois ſous la voûte obſcurcie,
Où Vulcain, d'une main noircie
Lui-même attiſe tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore;
Eh! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & ſonore
Chercher, dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui?
Du métal vaincre la rudeſſe,
A cent formes l'aſſujettir,
D'un fil lui donner la ſoupleſſe,
Ou le forcer de s'arrondir?
Ah! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos ſocs ſoient façonnés!
Qu'il ſe courbe en ſerpes utiles
Par qui nos grains ſont moiſſonnés!
Que pour le Dieu de la tendreſſe,
Il forge les heureux verroux
Qui garantiſſent des jaloux
L'amant & ſa jeune maîtreſſe!

Mais qu'il ne compoſe jamais
Les gonds, les barreaux déteſtables
De tous ces cloîtres formidables,
Où la beauté, dans les regrets,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ſes attraits !
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie,
Pour déſennuyer leurs tyrans !
Sous la hache du deſpotiſme
Ne tranche point notre deſtin,
Et n'aille pas de ſang humain
Baigner l'autel du fanatiſme !

O mon ami ! tels ſont mes vœux;
Toi, demeure dans ces aſyles,
Où, ſimple, obſcur & vertueux,
Tu ris du faſte nos villes
En voiant la pompe des Cieux.
Près de ta reſpectable mere,
Tu mets à profit tes beaux jours
Et j'ai vu leur paiſible cours
S'embellir du ſoin de lui plaire.
La raiſon réglant tes deſirs

Sous la zone de la jeuneſſe,
Enchaîne, aux pieds de la vieilleſſe,
Tes paſſions & tes plaiſirs.
Tu peux, ſans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens:
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enléve à tes ſens.

Pour moi, je ne ſçais quelle ivreſſe,
Emporte & proméne mon cœur,
C'eſt en regrettant la ſageſſe,
Que je cours embraſſer l'erreur.
Oui; déja tout mon ſang bouillonne:
Les tréſors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux préſens,
L'amitié même, hélas! pardonne,
Rien ne maîtriſe les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ſes penchans.
Fatigué du jour qui m'éclaire,
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimere en chimere,
Offrir un culte involontaire
Aux illuſions du moment;
Acheter par de longues peines,

Une étincelle de bonheur ;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au ſein de la douleur ;
Dans une pénible moleſſe
Conſumer chaque triſte jour,
Et ſur-tout livrer ma foibleſſe
A tous les rêves de l'amour.
AH ! ſans lui, qui pourroit nous plaire ?
Sans cet heureux enchantement,
Que reſteroit-il à la terre ?
L'ennui de vivre & le néant.
TU vois trop quel eſt mon délire ;
Ami, je ne puis le cacher :
L'amour lui ſeul peut m'attacher ;
C'eſt ſa flamme que je reſpire.
Ce ſexe, orné de mille attraits
Que ſon adreſſe multiplie,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets,
Dans ſes défauts trouve ſes armes,
Nous plaît en nous tyranniſant,
Et n'eſt jamais ſi ſéduiſant,
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours abſous par nos deſirs,

Il a tout, puiſqu'il a les charmes,
Et qu'il diſpenſe les plaiſirs.
Que dis-je? une fougue imprudente
Sans doute égare mes eſprits:
La jeuneſſe toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumiere,
Où la ſcene change à nos yeux,
Où l'homme, en ſoupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors, battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaiſſe verdure
Du boſquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'impoſture,
Repoſer mon œil épuré
Sur les tableaux de la Nature.
Alors, il faudra vous quitter,
Douces erreurs de notre aurore....
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.

A L'AUTEUR DES GRACES.

Oui, la véritable féerie,
N'eſt que le charme des talens.
Saint-Foix, ton aimable génie
Eſt le dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts & nos penchans:
A ta voix naiſſent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans;
Les indifférens & les ſages
Sont réchauffés par tes accens,
Et c'eſt à l'ivreſſe des ſens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.

Que j'aime ce fripon d'amour,
Chaſſé des cieux pour ſes fredaines,
Et ravi d'établir ſa cour
Parmi des beautés plus humaines!
Eh! que feroit-il en effet,
Près de la fougueuſe Bellone,
De Pallas qui toujours raiſonne,
D'Hébé qui garde le buffet,

Près de Jupin qui le ſermonne,
Et qui, tâchant de s'égayer,
Dans ſon triſte & brillant empire,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on ſçait rire,
Et qu'il eſt contraint d'envier?
Car tel eſt le céleſte groupe
Si las de la Divinité,
Et ſavourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'AMOUR eſt bien mieux ſur la terre:
Là tout l'encenſe & le révère:
Là de tout il ſe fait un jeu,
Brave l'égide redoutable,
Et quittant l'affiche d'un Dieu,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le ſentiment abſorbé,
Tantôt en ſilence il ſçait plaire:
Tantôt abjurant le myſtere
Près de la volage Thiſbé,
Il eſt fou comme un Mouſquetaire,
Et libertin comme un Abbé.

SANS ceſſe il termine ou projette;
Et, dans ſon délire enfantin,

S'il badine le ſceptre en main,
Il commande avec la houlette,
Il unit la nature & l'art,
Chez la prude il vient ſur le tard
A toute heure chez la coquette.

Par ſon inconſtance emporté,
Au haſard il enflamme, il bleſſe
La ſimple & crédule beauté,
Qui, ſoupçonnant la volupté,
Touche à l'inſtant de la foibleſſe;
Et le jeune homme plein d'ardeur,
Qui, volant où l'inſtinct l'appelle,
Vif, preſſant, heureux & trompeur,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur,
Le doux eſpoir d'être infidéle:
Et ce Tircis en cheveux blancs,
Qui, courbé ſous la main du Temps,
S'exténue en cherchant à plaire;
Prend ſes regrets pour des deſirs,
Et d'une voix octogénaire,
Balbutie un hymne aux plaiſirs.

Au fond de ce bocage ſombre,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé,
Dort ou feint de dormir à l'ombre

De cet arbriſſeau parfumé?
C'eſt l'Amour, c'eſt ce Dieu perfide,
Toujours plus cruel, & plus beau :
Voilà ſon air doux & timide,
Voilà ſes traits & ſon flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel préſage!
S'avancent d'un pas incertain,
Le regardent d'un œil malin,
Et ſe ſauvent ſous le feuillage.
L'amour rit de leur badinage,
Et s'applaudit de ſon deſtin.
L'aſpect d'un enfant les raſſure :
On vante ſes vives couleurs;
On joue avec ſa chevelure;
On l'enſevelit ſous des fleurs.
Renfermant encor ſon ivreſſe,
Son ſein, que l'on oſe preſſer,
Palpite, & craint de repouſſer
La jeune main qui le careſſe.

MAIS ſur-tout que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes,
Qui devoient lui ſervir d'offrandes,
Gémir ſans force & ſans pouvoir!
Se débattre, verſer des larmes,
Supplier, frémir, s'indigner,

Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moiſſonner ;
Dans les entraves qu'il déteſte ,
N'ayant que l'uſage des yeux ;
Avantage, hélas! bien funeſte ,
Lorſque , chargé de mille nœuds,
On ne peut diſpoſer du reſte !

De jeux toujours environné,
Peintre charmant, peintre des graces,
Des fleurs dont tu ſemas leurs traces
Ton front doit être couronné.
Juſqu'ici ta touche lègère
N'a point rencontré de rivaux ;
L'amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythère.
Ah! ſois mon maître déſormais,
Apprends-moi cet art de ſéduire ,
Cet art qui fixe les ſuccès:
Tu ne veux plus que nous inſtruire ;
Donne-moi tes premiers ſecrets.

Mais quoi! puis-je en toi méconnoître
L'aimable éléve du plaiſir ?
Sans l'heureux talent de jouir ,
Anacréon ſeroit à naître.

AU MARQUIS DE***

TOI qui de Beautés en Beautés
Proménes ton frivole hommage,
Et qu'on aime mieux qu'un plus ſage,
Malgré tes infidélités!
Écoute le récit d'un ſonge
Qui n'auroit dû finir jamais:
La vérité n'a point d'attraits
Qui valent un ſi doux menſonge.
A l'ombre des tilleuls, mille oiſeaux réunis
Mêloient leurs becs, entrelaçoient leurs aîles:
La brillante roſée en liquides rubis
Tomboit ſur les roſes nouvelles:
Le chevrefeuil & le jaſmin
Marioient leur tige embaumée;
Et l'Univers ſembloit un grand jardin,
Où des zéphirs l'haleine parfumée
Rafraîchiſſoit le trône du matin.
Je parcourois les boſquets de Cythère:
Dans ce riant & magique ſéjour,
Deux Nymphes allumoient la guerre

Qui divisoit & Cypris & l'Amour.
L'une, inspire les feux dont son œil étincelle,
Enivre d'un regard, & ressemble à Vénus
Qui protége des traits dont elle est le modéle.
L'autre moins vive, & peut-être plus belle,
Sçait rougir, & souvent baisser un œil confus:
Elle a sa langueur même & Cupidon pour elle.
Mais ce n'étoient point leurs appas
Qui partageoient alors & le fils & la mère:
Il falloit décider, pour finir leurs débats,
Laquelle sçavoit mieux, instruite au doux mystère,
Ranimer un Mortel expirant dans ses bras,
Des mouvemens graduer la vitesse;
De l'Amour désarmé retendre l'arc divin,
Promener au hasard une indulgente main,
Joindre un tendre soupir au feu d'une caresse,
Et retarder par cet art enchanteur
Et le vol du plaisir & l'éclair du bonheur.
Le croiras-tu? je ne sçais à quel titre,
Je méritai cette faveur:
C'est moi, nouveau Pâris, qu'on choisit pour arbitre.
Conçois-tu mon orgueil, & vois-tu mon ardeur?
Déja dans le fond d'un bocage,
Où l'air est embrâsé du souffle des desirs,

Vénus,

Vénus, ſous un ſombre feuillage
Fait élever un dais à mes plaiſirs.
On voit flotter autour une gaze légère,
Voile brillant par Zéphire agité :
Car en tout lieu, même à Cythère,
L'ombre paiſible du myſtère
Sert d'attrait à la volupté.
Là, ſur un lit de fleurs dreſſé par la moleſſe,
Le front de mirthe couronné,
Et raïonnant d'une amoureuſe ivreſſe,
J'attendois ce beau couple à mes vœux deſtiné.
Elles approchent... Dieux! quel trouble! quel délire!
Mon cœur s'élance ſur leurs pas....
Heureux momens que je n'oſe décrire!...
Tire le voile, Amour; elles ſont dans mes bras.
L'une aux tranſports de ma tendreſſe
Oppoſe d'aimables refus.
Une langueur qui m'intéreſſe
Se peint dans ſes yeux ingénus,
A l'aſpect de ſes charmes nus,
Et du deſir qui les careſſe.
Plus foible, ſuccombant enfin
Au feu d'une attaque ſi douce,
Elle m'attire d'une main,
Lorſque l'autre encor me repouſſe :

Aux premiers rayons du matin
Telle on voit une roſe éclore
Et feuille à feuille ouvrir ſon ſein
Au parfum des pleurs de l'aurore.
L'autre dans mes bras amoureux
Meurt, renaît, s'enlace & s'agite,
Son ardeur épuiſe mes feux,
Sa volupté les reſſuſcite.
Elle veut être tour-à-tour
Et la Prêtreſſe & la Victime;
Et, dans cet abandon ſublime,
Ses lévres que mon ſouffle anime
Dardent les fléches de l'Amour.
Hé bien! me dit Vénus, parle; je te l'ordonne:
Je t'ai fait juge entre mon fils & moi.
N'abuſe point des droits que ma faveur te donne;
Vénus veut bien s'en rapporter à toi.
A cet Arrêt que devint mon courage,
Combien je livrai de combats!
Entre tant de Beautés le choix eſt un outrage:
On jouit du plaiſir, & l'on n'en juge pas.
Il fallut prononcer: néceſſité fatale!
Détournant mes yeux attendris,
A la premiere enfin ma voix donna le prix;
Mais je n'oſai regarder ſa Rivale.

*

A ZÉMIS

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugiſſans
Qu'enchaîne un pouvoir inviſible;
Sous un ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuſe,
Frémiſſant avec majeſté,
Rapporter ſon onde fougueuſe
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins;
Vont à des Nations ſauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramenent ſur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.
Mon ame interdite & ſurpriſe

Goute un plaisir mêlé d'horreur,
A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....

Viens; embarquons-nous, ma Zémis;
Fuis Paris, il a ses naufrages:
Je te promets des vents soumis,
Un jour pur, un Ciel sans nuages:
Tu n'as besoin que d'un souris,
Pour en imposer aux orages.
Les amours, ces Dieux protecteurs,
Dont toujours l'essain t'environne,
Deviennent bons navigateurs,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail:
Les uns tiendront le gouvernail;
Les autres déploiront la voile,
Et, sur les flots à peine émus,
Les Zéphirs, par toi retenus,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.

Il est des Isles fortunées
Où l'on aime sans en rougir;
Où renouvellant les années,
Le tems rajeunit le plaisir;

On ne trouve dans ces retraites,
Ni méchans, ni ſots indiſcrets ;
Ni ces expirantes coquettes,
Qu'offenſent de naiſſants attraits ;
Point d'élégans ſaupoudrés d'ambre,
Exigeant qu'on brûle pour eux,
Ni Gentilshommes de la Chambre,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage
Sur un autel orné de fleurs,
La Nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous ſerons libres, amoureux,
Et, tranſporté ſur nos rivages,
L'Européen ingénieux,
Rira bien de nos ſimples jeux,
Et nous prendra pour des Sauvages,
Aſſez ſots, pour n'être qu'heureux.

Mais où m'égare mon délire ?
Ce n'eſt qu'un rêve, ma Zémis.
Reſtons où le ſort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire ?
Le Dieu qui me tient dans tes fers,
Te fit pour un brillant Théâtre ;

Ton joli nés que j'idolâtre
N'eſt point trouſſé pour les déſerts.
Adieu, mon iſle & mon bocage ;
Tout examen fait, demeurons,
C'eſt le plus ſûr & le plus ſage ;
Et parmi ce monde volage
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que ſoit l'uſage,
Le plus longtems que nous pourrons.

A M. DE P***

SUR SON POËME.

Je t'ai vû, par un goût volage,
Dans le tourbillon emporté,
De ta bruyante oisiveté
Vanter & chérir l'avantage;
Séduire & tromper la beauté;
Changer chaque jour d'esclavage;
Etre pris, repris & quitté;
Du plaisir embrasser l'image,
Et jamais la réalité:
Bientôt une flamme plus belle
Dissipa ce charme trompeur:
J'entens la gloire qui t'appelle,
Sa voix retentit dans ton cœur.
C'est Renaud qui plus intrépide
A repris l'ame d'un Héros,
S'éloigne d'une Cour perfide,
Et fuit l'ombre de ces berceaux,

Où la moleſſe & le repos
Le retenoient aux pieds d'Armide.
Aujourd'hui qu'un Ciel plus ſerein
Ranime & féconde la Terre ;
Que l'horrible Dieu de la Guerre
Rugit ſous cent chaînes d'airain,
Toujours ardent, toujours ſenſible,
Tu ſuis une plus douce loi ;
Il te faut un laurier paiſible ;
La gloire eſt un beſoin pour toi.
Ta main qui ſoutenoit des armes,
Tient les frais & rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au ſein des eaux.
Une muſette ſolitaire
Remplace le bruit du clairon :
Soldat dans les champs de la guerre,
Tendre Berger ſur le gazon,
Tu ſçus combattre, tu ſçais plaire ;
Et ton panache de Dragon
Se cache aux yeux de ta Bergère,
Sous le myrthe d'Anacréon.
Pourſuis, Ami, rends à notre âge
Ces Eſprits ſimples & brillans

Qui ſans faſte & ſans étalage
Cultivoient leurs heureux talens,
Qui ſur le ſein de leur maîtreſſe
Pour génie ayant leurs deſirs,
Ne célébroient que leur pareſſe,
Et ne chantoient que leurs plaiſirs;
Qui jamais n'ont connu l'envie,
Ce triſte fléau de nos jours,
Et, lorſqu'ils laiſſerent la vie,
Mirent en deuil tous les Amours.

AU MÊME

SUR la chûte de Théagene.

Au milieu des plus grands revers,
Tu dis que le Sage plaiſante,
Et qu'il verroit ſans épouvante
La ruine de l'Univers.
J'en fais mon compliment au Sage:
Cette héroïque fermeté
Eſt bien digne de notre hommage,

Je la respecte en vérité ;
Mais ne veux point en faire usage.
Tu connois mes goûts, mes penchans ;
J'ai toute la foiblesse humaine ;
Mon ame esclave de mes sens
Ouvre toujours les deux battans
Au plaisir, ainsi qu'à la peine.
Ami, tu me vois consterné
D'avoir au grand jour de la Scène
Risqué mon Drame infortuné.
Oui, ma douleur est sans seconde,
Et cependant, on le sçait bien,
La chûte d'un Drame n'est rien
Auprès de la chûte du Monde.
Je puis, dis-tu, me consoler
Entre les bras d'une maîtresse :
Éxilé des bords du Permesse,
C'est à Paphos qu'il faut voler.
Ce Ciel n'est point exempt d'orages.
Désormais à l'abri des vents
Je veux contempler les naufrages
Et des Auteurs & des Amans.
Irois-je, plein d'une humeur noire,
De Vénus attrister la Cour ?

C'eſt bien aſſez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité par la gloire,
Sans l'être encore par l'Amour.
Mais quoi! ton amitié me reſte,
C'eſt ma reſſource & mon ſoutien:
Pilade dans le ſein d'Oreſte
Ne doit plus ſe plaindre de rien.
La Gloire eſt une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur;
L'Amour n'eſt qu'un inſtant d'ivreſſe;
L'Amitié ſeule eſt un bonheur.

A M. ROUSSEAU

SUR ſes différens Ouvrages.

ARISTARQUE éloquent & ſage Quadrupéde,
J'aime aſſez tes ſermons; mais ils ſont ſuperflus:
L'homme eſt ſur ſes deux pieds; c'eſt un mal ſans remed
Tu ne changeras rien, ni vices, ni vertus.
Le monde a pris ſon pli. Le triſte Diogéne,
Fameux par ſon orgueil qu'on nous a peint en beau,
Par ſa lanterne & ſon tonneau,

Étoit sifflé par les Plaisans d'Athènes.
Montre-moi, si tu peux, formidable Censeur;
Les merveilleux effets de tes vagues systêmes,
Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lû; les François sont les mêmes.
Dans le sein bruïant de Paris
Je vois toujours la Fortune inégale,
Malgré tes sublimes écrits,
Verser sans choix les dons de sa faveur vénale.
Tu nous as dit cent fois: » les Sciences, les Arts
» Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.
» Écoutez, Citoyens; fuïez de vos remparts.
» Troupeau d'Etres pensans confusément épars,
» Dans les champs, dans les bois cherchez votre pâture,
» Vers la Terre abaissez vos sublimes regards:
» Broutez, ô mes amis, & suivez la Nature.
» Oubliez, oubliez que Corneille exista:
» Ne vous souvenez plus des beaux vers de Racine.
» Qu'ont-ils faits ces fléaux nés pour votre ruine?
» Que leur doit l'Univers? Athalie & Cinna?
» Ils ont tracé dans de coupables rimes,
» Que maint Acteur sur la Scène ânona,
» Le Roman des vertus & l'histoire des crimes...
Tu me fais rire... A quoi sert ce courroux?

Je les préfére à toi ; leur empire eſt plus doux.
Plains en ſilence, au fond de ta cabane,
Plains nos travers ſans ceſſe renaiſſans ;
Ce Peuple léger & profane,
Fourmilliere de Sots qui chérit les talens,
Et conſerve ſes goûts, quand Rouſſeau les condamne.
Ah ! je t'entends encor : » Confiné dans les bois,
» Du grand Tout, me dis-tu, j'obſerve l'harmonie
» Le jeu myſtérieux & les ſecrettes loix.
» La Nature pour moi dévoile ſon génie ;
» Et les humains vont entendre ma voix.
» Pour être heureux, ils n'ont qu'un pas à faire.
» Au lieu des riens brillans qui couvrent leur miſére,
» On leur offre des jours paiſibles & ſereins,
» Des antres, des rochers, & de gras pâturages,
» Des femmes ſans pudeur, des plaiſirs bien ſauvages,
» De vaſtes champs défrichés par leurs mains,
» Et l'abrutiſſement envié par les Sages.
» Les barbares qu'ils ſont, ils détournent les yeux :
» Corrupteurs l'un de l'autre, ils reſtent dans leurs villes ;
» Ou, s'ils vont habiter de champêtres aſyles,
» Ils y portent leurs mœurs & leur maſque avec eux.
» Tilleuls, n'étendez plus votre odorant ombrage :
» Aſſervis déſormais au tranchant des ciſeaux,

» Un monſtre...un Jardinier va tondre vos rameaux.
» Fuyez l'abri de ce feuillage,
» Antiques roſſignols : ſous ces triſtes berceaux
» Qu'ont-ils beſoin de votre doux ramage ?
» N'ont-ils pas Vaucanſon qui leur fait des oiſeaux ?
» N'eſpérez plus, Naiades fugitives,
» Promener ſur des fleurs le criſtal de vos flots :
» Ah ! libres autrefois, mais aujourd'hui captives,
» D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux.....
Eh ! mon ami, mon cher Cynique,
Tâche d'humaniſer ton auſtère bon ſens.
Au ſortir d'un jardin, d'un boſquet ſymétrique,
Ne peut-on contempler le ſpectacle des champs ?
Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires :
O Minerve ! préſide à ſes ſoins bienfaiſans.
Il n'a pu corriger les pères :
Il veut élever les enfans.
Que de Sages, grand Dieu, pour la race future !
Je vois un Peuple tout nouveau ;
Des préjugés chaſſant la foule obſcure
Le jour ſe léve, & le divin Rouſſeau,
Le Créateur d'Émile ajoute à la Nature.
O que j'aime à te voir dans ton emploi ſacré,
De langes, de maillots noblement entouré,

Mêler tes jeux à ceux de ton Pupille,
Ce marmot fortuné, Philoſophe d'un jour;
Lui prodiguer ton héroïque amour;
L'embeguiner toi-même, & d'un regard tranquile
Parcourir le beau ſein qui doit nourrir Émile!
Hommes! ce n'eſt point vous qu'on veut endoctriner;
Rouſſeau s'eſt réſervé pour un plus bel ouvrage:
Le hochet de l'enfance eſt dans les mains du Sage;
C'eſt elle déſormais qu'il prétend gouverner.
Premier âge que je regrette!
Ciel! qu'Émile eſt heureux, & que ſon ſort eſt beau!
Socrate balbutie autour de ſon berceau:
L'un réfléchit, tandis que l'autre tette.
Quel contraſte ſublime & quel riant tableau!
Mère, dont l'inſtinct ſeul dirige la tendreſſe,
N'eſpérez point par de vulgaires jeux
Exercer votre Émile & ſa mâle jeuneſſe.
Voyez-le s'échapper, & fuir loin de vos yeux,
Déployer de ſes nerfs la ruſtique ſoupleſſe;
Émule d'un chevreuil, & non pas de Veſtris,
Gravir ſur un rocher où Jean-Jacque eſt aſſis,
Pour applaudir à ſon adreſſe.
Voyez-le ſoulever de pénibles fardeaux;
Accoutumer ſes mains à de groſſiers travaux;

Niveler, labourer ſous l'œil de la ſageſſe,
Et comme ſur la Terre habiter ſous les eaux.
Sur ſon front baſané quelle aimable rudeſſe !
Petit Pâtre charmant, tu n'as point de rivaux !
Mais ce n'eſt rien encore : au fond d'une boutique
Je vois Monſieur Émile avec un tablier,
D'un œil affable accueillant la pratique,
Achever une mule ou finir un ſoulier.
Tout ſage Citoyen doit ſçavoir un métier ;
A l'État, à lui-même il doit payer ſa dette ;
Mais qu'il ne ſoit ni Peintre ni Poëte ;
Un Poëte, bon Dieu, vaut-il un Cordonnier ?
Il ne falloit donc pas, même dans ton ouvrage,
Prodiguer les vives couleurs
De cet Art ſéduiſant que ton orgueil outrage.
Pourquoi lui dérober ſa parure & ſes fleurs ?
C'eſt toi qui vas parler. » Dans ſa carrière immenſe,
» Tout raïonnant de feux l'Aſtre du jour s'élance.
» Un point brillant s'échape & part comme un éclair ;
» Il remplit à l'inſtant les vaſtes champs de l'air.
» Leur voile ténébreux ſe replie & s'efface,
» L'homme ſent diſſiper les langueurs de la nuit,
» Il s'éveille, il admire, en meſurant l'eſpace,
» La majeſté d'un Monde à ſes yeux reproduit.

La

» La verdure a repris une fraîcheur nouvelle :
» La mobile rosée en rubis étincelle
» Sur l'émail velouté des fleurs,
» Et réfléchit à l'œil attentif & fidelle
» L'éclat de la lumière & l'éclat des couleurs.
» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie!
» De nos forêts hôtes harmonieux,
» Vous saluez en chœur le père de la vie ;
» Vous apprenez à l'homme à célébrer les Dieux.
Crois-tu donc avilir ce céleste langage,
Ce délire, ce feu divin
Que tu sçais diriger avec tant d'avantage,
Quand il vient embraser ton sein ?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain,
Notre bon La Fontaine à mes yeux est un Sage :
Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;
Il instruit en riant, & j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de Maître Jean Lapin,
Que les arrêts d'un Précepteur sauvage
Qui me dégrade, qui m'outrage,
De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage,
Et veut remettre au gland le pauvre genre humain.
Mais retournons sur les traces d'Émile.
Par des canaux secrets son sang élaboré

Bouillonne en flots pourprés dans un ſein plus fertile ;
L'enfant n'eſt plus, & l'homme s'eſt montré.
A ſes plaiſirs l'Univers s'intéreſſe :
Sophie eſt jeune, & doit avoir ſon tour :
Près de ſes dix-ſept ans, qu'eſt-ce que ta ſageſſe ?
Monſieur le Gouverneur, faites place à l'Amour.

*

A Mlle CLAIRON,

Sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre.

Rentres-tu? ne rentres-tu pas?
Prononce; éclaircis ce myſtère.
Quand la Gloire te tend les bras,
Pourquoi ferois-tu la ſévère?
On ſe demande tour-à-tour:
» Hé bien! ſçait-on quelle nouvelle?
» L'aurons-nous? reparoîtra-t-elle?
» Joûra-t-elle au moins pour la Cour?
C'eſt une allarme univerſelle,
Un deuil qui croît de jour en jour;
L'Europe entière te rappelle.
Sourde à ſes cris veux-tu, cruelle,
Bouder & l'Europe & l'Amour?
Oui, l'Amour; il marche à ta ſuite,
Il te doit ſes touchans attraits
A ta voix il pleure ou s'irrite,
Ses triomphes ſont tes bienfaits,
Et ta couronne de Cyprés
Eſt ſa parure favorite.

Allons, il faut prendre un parti.
Ma Clairon, vois où nous en sommes,
Plus d'Actrices, plus de grands hommes,
Tout meurt, tout eſt anéanti.
Par toi Paris eſt au régime:
Reprenant ſes antiques droits
En vain Dumeſnil quelquefois
Pour nous enchanter ſe ranime;
En vain Brizard, les ſens troublés,
Vient étaler ſur notre Scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés,
Et ſon ame républicaine:
Chevelure, ame, rien ne prend,
Tous nos jeunes talens ſuccombent,
L'un ſur l'autre les Drames tombent,
Le Public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie,
Tes États ſont dans l'Anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet,
D'un quart la recette eſt baiſſée,
Et Melpomène eſt éclipſée
Par le Singe de Nicolet.
Toi ſeule à nos vœux indocile
Cauſes les maux dont je gémis.

Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de ſon Pays.

ON dit, ô la plaiſante hiſtoire !
Que, par un ſcrupule enfantin,
Tu ne veux-point, dois-je le croire ?
Trouver Laïs ſur le chemin
Où tu prends ton vol vers la Gloire.
Ce bruit eſt faux, je le ſoutien :
Laïs eſt ſi bonne perſonne !
Elle a des Amans la friponne ?
C'eſt un avoir qui ſied fort bien.
Je ſuis juſte, ſois indulgente.
Il eſt permis d'être Catin
Depuis dix-huit ans juſqu'à trente,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'Aigle, au milieu des airs,
Planant au-deſſus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buiſſons
Les jeux des Mouches libertines
Et les amours des papillons ?
Ah ! j'y ſuis : tu voudrois détruire

Ce ridicule préjugé,
Qui très-ſottement protégé
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrois que tout ſimplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allaſſent jurer en Juſtice,
Et qu'on les crût ſur leur ſerment.
Tu voudrois, ſans trop de caprices;
Jouir des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu Sauveur mort pour tous
Fût mort auſſi pour les Actrices.
J'approuve fort de tels deſirs,
Et le Pape plein de ſageſſe,
Devroit, exauçant tes ſoupirs,
Te donner pour menus plaiſirs
Le droit de mentir à confeſſe.
Dans un de ces étuis ſacrés
Par nos dévotes révérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié ſainte, moitié profane,
A quelques Moines débauchés
Demandant, avec tous ſes charmes,
L'abſolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés!

Console-toi : les immortelles
Qui président au double Mont,
Déployant leurs brillantes aîles,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Voi l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la Folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les Dieux du Paganisme ;
Tous ces Dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,
Et proscrivent le Fanatisme.
Clairon, tu leur dois de l'encens ;
Et puisque le Christianisme
N'ose malgré tes vœux ardens
Te compter parmi ses enfans,
Et te renvoye au Catéchisme :
Choisis enfin des Dieux plus doux,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous ;
Sois toujours Payenne & sublime,
Tu feras encor des jaloux.

A MA SŒUR,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

Que le vol du Temps eſt rapide !
Je te vois depuis un moment,
Et déja le ſort qui me guide
M'enléve à ce loiſir charmant
Où dans le doux épanchement
De la tendreſſe la plus pure,
Je ſerrois ſi tranquillement
Un nœud formé par la Nature.
Déja henniſſent dans ta cour
Les courſiers dont l'impatience
Va m'arracher à ce ſéjour.
Que leur fatale diligence
A de fois affligé l'Amour !
Sans vouloir lui faire une offenſe ;
L'amitié reſſent comme lui
Le vuide affreux, le ſombre ennui
Et tous les tourmens de l'abſence.
Mais pourquoi vais-je t'attriſter,
En m'arrêtant ſur cette image ?

Tout ici-bas n'eſt qu'un paſſage,
Et l'on s'unit pour ſe quitter.
Liqueur céleſte & bienfaiſante,
Toi qu'on vit murir ſur ces monts,
Qui, ſur les côteaux Bourguignons
As puiſé ta ſéve odorante,
Toi qui vas par delà les mers
Égayer les Penſeurs de Londre,
Les Ruſſes prêts à ſe morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hyvers;
Les Bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belveders,
L'Iman, le Bonze, le Bracmane,
Sur-tout cet auguſte Sultan,
Qui, las de la pompe Ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon Profane,
Boit, jure avec ſes Icoglans,
Et laiſſe violer ſes femmes
Par de petits Eunuques blancs,
Qui pouſſent auprès de ces Dames
Ce qu'ils ont de beaux ſentimens.
Étourdis-moi, liqueur chérie,

J'ai befoin d'un moment d'erreur ;
Qu'un Sage à la Raifon fe fie,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la Philofophie ;
De tes brouillards couvre mes yeux,
Et fauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux :
Du moins, ô ma plus fure amie,
Je te laiffe en des lieux charmans ;
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les fentimens,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens,
Sans avoir fa fuperficie,
Ses éternels rafinemens,
Et fa brillante perfidie.
Vos époux font accommodans,
Je ne dirai rien des Amans ;
Mefdames, votre fantaifie
Fit leur valeur dans tous les temps.
Combien de Belles fous les armes,
Méditant les plus doux combats !
L'Enfant ailé fier de leurs charmes,
Sonne la charge fur leurs pas.

Honneur à notre jeune Achille *!
Lorſque paiſible & déſarmé,
Il vient goûter dans cet aſyle
Le plaiſir de ſe voir aimé,
Que ce cortége doit lui plaire !
C'eſt l'Aiglon qui ſort de ſon aire,
Va nourrir ſes jeunes ardeurs
Dans le foyer de la lumière,
Et las de porter le tonnerre
Revient s'abattre ſur des fleurs.

DIJON, que je te dois d'hommages!
J'ai vu dans tes murs floriſſans
Des cœurs vrais, de jolis viſages,
Et des graces & des talens,
La parure de tous les âges,
Le charme de tous les inſtans.
Auprès d'une Vénus nouvelle **
J'ai vu les Amours embellis
Lier Thémis, grave Immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à ſa préſence,

* *M. le Prince de Condé.*

** *La Première Préſidente.*

Armer ſes mains de leur flambeau,
Lever un coin de ſon bandeau,
E ſe jouer dans ſa balance.
J'ai vu ce célébre * * *,
Où quelques pieux Perſonnages
Sont abreuvés de vin du clos,
Si digne d'enivrer des Sages.
Vivent les ſages de ce lieu!
Ils font proſpérer les familles,
Et, toujours pleins du plus beau feu,
Vont galopant chevreuils & filles,
En zélés ſerviteurs de Dieu.

Qu'entens-je?... on m'appelle, on me preſſe,
Chère Sœur, voici le moment.
Adieu: dans cet embraſſement,
Reçois ma fidelle promeſſe
De t'aimer éternellement:
Je te jure qu'à ma maîtreſſe
Je n'oſerois en dire autant.

A M. SOULIER,

Médecin.

L'ŒIL toujours ardent & ferein,
Le jeune homme plein d'affurance
Laiffe fans foin & fans chagrin
Les trois Sœurs au fufeau d'airain
Filer fa rapide exiftence ;
Voit tout éternel devant foi,
Enfin vit avec infolence,
Sans fçavoir comment ni pourquoi.

C'EST moi que j'ai voulu te peindre.
Jufqu'ici par l'âge emporté,
Sans rien prévoir & fans rien craindre,
Je crus à l'Immortalité.
Je m'abufois ; le charme ceffe,
Mon fang, privé de fa chaleur
Circule avec plus de pareffe,
Et dans tous les canaux qu'il preffe
Va diftribuer la douleur :
Je cherche en vain cette foupleffe,
Ce fentiment de la vigueur,
Que le Ciel donne à la jeuneffe ;
Et j'ofe porter ma langueur

Entre les bras de ma maîtreſſe:
Hélas ! ce ſymptôme eſt affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal eſt extrême,
Puiſqu'il me défend d'être heureux. . .
Allons, répare cette injure ;
Rends mon ſang plus libre en ſon cours ;
Que dans chaque fibre il voiture
Le filtre brulant des Amours.
Pour Églé qui déja murmure,
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la Nature,
Et fais-lui ſceller mes ſermens.

LOIN ſur-tout l'aſpect redoutable
De tout Eſculape pédant,
Qui traite un malade tremblant
De l'air dont on juge un coupable ;
Redouble ma fiévre en entrant,
M'anéantit quand il m'approche ;
Qui ſemble avoir la mort en poche,
Ou me guérit en m'ennuyant.

COMME toi l'on doit ſçavoir plaire
Aux yeux même de la douleur :
Je hais le Médecin ſévère ;

Il me faut un consolateur.
Courbé, flétri par la souffrance,
Oui, l'homme veut encor jouir :
Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance ;
Et son cœur expirant s'élance
Vers le fantôme du plaisir.

Franchement je te le confesse,
Je trouverois hors de propos
D'aller, au fort de ma jeunesse,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse,
Où l'on goûte un morne repos,
Et sans amis & sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs ;
J'aime assez ce monde magique,
Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs :
J'aime ce Peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs ;
Ces graves Sots qui s'établissent
En Juges, en Réformateurs ;
Qui récompensent, qui punissent ;
Se nomment Rois, Législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.

Que tu dois être regretté
Au milieu de cette Féérie,
Amour, bienfaiſante folie,
Seule illuſion de la vie,
Qui reſſemble à la vérité !
O doux & conſolans menſonges;
Bercez-moi juſqu'à mon réveil :
Puiſque la vie eſt un ſommeil,
Rendons-nous heureux par des ſonges.

Soulier, ſi ton Art cependant
Ne peut d'un corps tout diſcordant
Appaiſer la guerre inteſtine,
Si par un maudit aſcendant
Je ſuis pouſſé vers ma ruine;
Avec courage il faudra bien,
Loin des chers humains que je fronde;
Dénouant un foible lien,
Aller rêver dans l'autre monde :

On y rêve commodément,
Il ne s'agit que du paſſage.
Mais quel qu'en ſoit l'événement,
Parmi les apprêts du voyage,
Je veux juſqu'à l'embarquement
Me diſtraire ſur le rivage.

A MADAME DE***

Convalescente dans les premiers jours du Printemps.

ENFIN de la trifte Lucine
Tu n'éprouves plus les rigueurs :
Des Amours la Troupe enfantine
A chaffé l'effain des douleurs.
Quelle jeune & fraîche Déeffe
T'invite à voler dans fes bras ;
Le plus aimable Dieu s'empreffe,
A la conduire fur tes pas.
L'une aux rayons de l'allégreffe
Vient r'ouvrir ton œil enchanté,
Sans elle il n'eft plus de jeuneffe,
Sans elle il n'eft plus de beauté.
L'autre, attendu par la Nature,
Répand des parfums dans les airs ;
Et, de fleurs femant la verdure,
Fait un Jardin de l'Univers.
Aux feux que leur retour infpire,
Tu reconnois ces Dieux charmans ;

C'eſt la ſanté, jeune Thémire,
Que te ramène le printems.
Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs rians tableaux :
Vois dans ces retraites fleuries
Errer ces paiſibles ruiſſeaux.
Vois ces tilleuls ſur ce rivage
Unis, enlacés en berceaux,
Abaiſſer leur mobile ombrage
Qui va ſe peindre dans les eaux.
La Nature ſe renouvelle :
Quel ſpectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.

A LA PRINCESSE DE...

UN Philosophe Militaire
Senſé, comme on l'eſt à vingt ans,
Et grave comme un Mouſquetaire,
Oſe vous offrir ſon encens.
J'avoûrai qu'il eſt téméraire,
Que ſes tranſports ſont imprudens;
Mais ils ne peuvent plus longtems
Vieillir à l'ombre du myſtère,
Cette mort lente des Amans.
Princeſſe, il eſt certains momens,
Où le cœur ne conſulte guère
L'orgueil des titres & des rangs;
Vénus alors devient Bergère.
Je ne crois plus aux ſentimens,
Dès que la Raiſon les éclaire.
En dépit de la dignité,
Agréez le premier hommage
D'un jeune Amant de la beauté,
Qui dans ſon paiſible hermitage,

Plein des traits qui l'ont enchanté,
Sçait goûter avec volupté
L'erreur qui conſole le Sage
Au défaut de la vérité.
N'oſant eſpérer davantage,
Je tiens à mon illuſion :
Dans ſes doux tranſports Ixion
Saiſiſſoit la trompeuſe image
Que réaliſoient ſes deſirs :
Il adoroit juſqu'au nuage
Qui s'oppoſoit à ſes plaiſirs.

A Mlle JANNIER.

JEUNE & folâtre Aléxandrine,
Je ſentois mon heure venir :
Je touchois preſqu'à ma ruine ;
J'allois, oui, j'allois m'attendrir,
Grace à ta friponne de mine.
J'ai pris la poſte pour te fuir.
Je me ſuis abuſé ſans doute ;
Je n'en ai pas plus de repos.
Change-t-on de cœur ſur la route,
Comme l'on change de chevaux ?
L'Amour, hélas ! eſt du voyage ;
Et quand je ſoupire pour toi,
Il bat de l'aîle autour de moi,
Et s'applaudit de ſon ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait petiller la folie,
Et tes agrémens enfantins,
Et cet art qui les multiplie,
Et cette bouche au doux ſouris,

Où le baiser vit & repose ;
Et ce sein où parmi les lys
S'éléve un trône pour la rose.
De loin tu sçais lancer tes traits.
Au fond d'un bois, dans la prairie,
Par-tout je trouve tes filets ;
Et je galope dans la Brie
Avec l'Amour & tes attraits.
Apprends jusqu'où va mon délire.
Si le Ciel est pur, si les champs
Sont rafraîchis par le Zéphire,
Je me dis.... en ces doux momens
Aléxandrine doit sourire :
Mais sur la cime des forêts
S'il s'éléve une nue obscure ;
C'est toi qui boudes la Nature ;
Oui, les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux ! dis-moi donc : qu'en faire ?
A peine hélas ! as-tu seize ans.
Déserteurs des bosquets rians
Et du Colombier de Cythère,
Bientôt tous les Amours du temps,
Adroits, flatteurs & caressans,

Viendront habiter ta volière,
Becqueter tes charmes naiſſans;
Et je voyagerai longtemps
Avant de parvenir à plaire.
Chaſſe, crois-moi, ces Importans,
Choiſis plutôt un Fou ſincère
Qui ſçache aimer ſans fade encens :
Tiens ; ſi tu veux, j'ai ton affaire.
Je m'abandonne à cet eſpoit ;
Il a ſuſpendu mes allarmes :
Au galop je fuyois tes charmes :
Au galop je viens les revoir.
Je viens te conſacrer ma vie ;
Je ſuis ivre & brulant d'amour.
Arrange-toi, je t'en ſupplie,
Pour m'adorer à mon retour.

*

A M. DE P...

Sur la Galanterie moderne.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raiſonne ;
L'Amour a perdu de ſon prix !
Les Sages, Dieu me le pardonne,
Ne ſont que des Amans tranſis.
Le galant Clergé de Cypris
Exclud les Docteurs de Sorbonne ;
Les Géométres, les maris,
Froid bétail qui toujours foiſonne ;
Et qui déſole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide & mon maître
Dans leurs calculs s'évanouit :
Oui, c'eſt l'inſtinct qui le fait naître ;
Et l'Analyſe le détruit.
Eh ! laiſſons cet Enfant biſarre
Régler ſon vol ſur le deſir :
Qu'importe après tout qu'il s'égare ;
Si l'erreur le méne au plaiſir.

QUELLE eſt notre galanterie
Dans ce beau Siécle ſi vanté ?
C'eſt l'oiſive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime, & bientôt on s'évite ;
On ſe prend, parce qu'on ſe quitte,
Tout eſt arrangé, concerté :
On fait des enfans par ſyſtême,
Ou bien par un regard ſuprême,
Pour la pauvre Poſtérité.
L'Amour, éternel Moraliſte,
Devient un Dieu de Cabinet :
L'Amour eſt Encyclopédiſte ;
Ce titre lui ſied tout-à-fait.

DU bel-eſprit funeſte empire !
Ton glacial, ton précieux ;
Avec toi puiſſé-je proſcrire
Tous tes ſuppôts volumineux ;
Dont le travail faſtidieux
Fait bâiller tout ce qui reſpire !
Mes bons, mes ſtupides Ayeux :
Que je vous aime & vous regrette !
Donnez-moi donc votre recette ;

Plus sots vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la Chevalerie,
Revenez encor parmi nous:
Revenez, galante Folie,
Amadis terribles & doux,
Vous qui de conquête en conquête,
La pique en main, le casque en tête,
Vainqueurs de cent périls divers,
Au galop couriez l'Univers;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre,
Pour vos belles, pour leur bonheur;
Et dont l'amour soumis & tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre!
Que j'aime ce Fou suranné,
Ce preux Paladin de la Manche;
Au long visage décharné,
Mais à l'ame sensible & franche,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune
Se fessant au clair de la Lune
Pour l'Amour & pour Dulciné!
Avec quel transport je m'écrie,
Quand je vois ce fougueux Roland

Dans ſon héroïque furie
Si fou, ſi riſible & ſi grand,
Troubler le criſtal des fontaines;
Injurier les doux Zéphirs,
Effrayer les bois & les plaines
De ſes longs & bruyans ſoupirs;
Pleurer la honte de ſes chaînes;
Et l'œil ſombre, ardent, inquiet,
Sublime à force de foibleſſe,
Déraciner une forêt
Pour ſe venger de ſa maîtreſſe!
Les voilà ces emportemens,
Et ces écarts & ce ravage,
Ces fougues du cœur & des ſens;
Que je préfére au perſifflage
De tous nos Scélérats charmans.
L'Amour eſt le Dieu des orages,
Raiſon, le plus froid des Tyrans,
Mêle-toi de faire des Sages,
Et laiſſe en repos les Amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache, un écuyer:
J'ai l'eſprit fou, j'ai le cœur tendre;
Amis, je me fais Chevalier.

Je veux diſſiper l'impoſture :
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la Nature
Avec le véritable Amour.

Damis, ne va point me diſtraire ;
Ils pourroient encor m'échapper :
Tu ſçais trop pour les rattraper
Combien j'ai de chemin à faire.

A M^LLE ARNOULT.

VIVE & brillante enchantereſſe,
Reçois nos baiſers & nos vœux.
Le reſpect eſt l'encens des Dieux,
L'Amour, celui d'une Déeſſe.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laiſſe l'Olimpe radieux
A la céleſte Bourgeoiſie
Que l'on adore & qui s'ennuye
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau Temple de l'harmonie *
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux;
C'eſt là que je te déïfie;
Voilà ton Palais & tes Cieux.
Je vois Pſiché, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs
Mêler ſa voix plaintive & tendre

* *L'Opéra étoit fermé depuis longtemps.*

Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour ſi tu peins les flammes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchans de Polymnie,
Et le ſilence de Vénus.
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorſque rendue à tes Amans,
Toujours déſolés & contens,
Tu ſçais par ton humeur folâtre
Suſpendre & charmer leurs tourmens?
Lorſqu'on te voit ſans étalage,
Sans apprêt & ſans dignité,
Prêtreſſe de l'Amour volage,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur de libertinage
Qui reſſemble à la volupté!
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux Deſpotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,

Et toujours ſi bien faits pour l'être.
Tu proſcris les airs impoſans,
Les tons burleſques, les caprices
Des Alteſſes de nos couliſſes,
Qui traitent en Impératrices
Et leurs Valets & leurs Amans.

Chez toi l'on trouve la Nature,
Ou l'art ſéduiſant de Ninon,
Cet art qui tient à la Raiſon,
L'art de tromper ſans impoſture.
Chez toi l'on badine & l'on rit.
La gêne y ſemble inſupportable;
Et l'on y cache ſon eſprit,
Afin d'en être plus aimable.

Il eſt un champêtre réduit,
Temple paiſible du myſtère,
Où l'on s'envole à petit bruit
Loin de l'Étiquette ſévère,
Qu'en riant l'Amour éconduit.
C'eſt là que ſur une Ottomane
Qu'ombragent les feſtons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baiſers :
C'eſt là que plus vive & plus belle,

Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verse le Punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent qu'avec elle.
C'est là que vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table
Entre le Plaisir & l'Amour.

Quelle volupté, ma Sophie!
Que sont les biens & la grandeur!
Va, ce délire est le bonheur;
Il est le charme de la vie.
Crains de former de nouveaux nœuds.
Toujours folle & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

A M. LEMIERRE,

En lui envoyant Pierre-le-Grand.

AMI, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un ſourire aux Graces,
Rien au faſte des Protecteurs.
Jamais par le moindre acroſtiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les Sots que le hazard fit grands,
Pourroient bien tranſir dans leur niche,
Sans que j'y brule un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altière,
Qui de ſa triſte oiſiveté
Prétend que l'on ſoit tributaire.
Ma Maîtreſſe & la vérité
Sont les Rois à qui je veux plaire.
A l'aſpect du vice fêté,
Ma Muſe, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.

PAR ſageſſe ou par imprudence,

Je ſuis tout ſuccès mandié ;
Et, du ſein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.
Jette les yeux ſur la peinture
De ce Guerrier Légiſlateur,
Qui par ſon ſouffle producteur
Dans le Nord changea la Nature ;
Raſſembla les germes épars
Des talens & de l'induſtrie ;
Et ſe créant une Patrie,
Fit luire le Soleil des Arts
Sur les neiges de Sibérie.
Pour de pareils coups de pinceaux,
Je ſuis ſans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'eſquiſſe,
Et te laiſſe les grands tableaux.

On nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi ſeule appuyé,
Jadis marcha ſur l'onde amère,
Sans ſe mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci, plus terre à terre
Seroit, je crois, bientôt noyé,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du Parterre.

Pour toi, brave cet Océan ;
Hazarde & vogue à pleines voiles
Guillaume, Hypermneſtre, Artaban,
Voilà tes vents & tes étoiles.
Mais tout près de toucher le bord,
Si tu ſuccombois à l'orage,
Sur un débris gagne le Port ;
Et reviens, te mocquant du ſort,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour ſerein
Sous le berceau qu'on te deſtine :
Je t'attends le verre à la main ;
Et je t'attends avec Corine.

*

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

AUX ÉDITEURS

De l'Almanach des Muſes, au ſujet d'une Note qui s'y trouve au bas des vers à Corine. *

Eh, Meſſieurs, n'appréhendez rien :
J'ai beau médire de la gloire ;
C'eſt du temps perdu, j'en convien :
Quel Auteur oſera m'en croire ?
Prêcher, aux Poëtes ſur-tout !
Le mépris de cette fumée,
C'eſt renverſer, confondre tout ;
Il leur faut de la renommée.
 Pour moi, ſi vous le permettez,
Je prétends dépenſer ma vie
En de plus douces voluptés.
Vos rêves n'ont rien que j'envie :
Il me faut des réalités.
Songez à la race future.
Moi qui reſſerre mes deſtins

* *J'y diſois, je crois, qu'un ſourire de Corine valoit mieux que la gloire, & c'eſt ce qu'on déſapprouve.*

Dans les bornes de la Nature,
J'aime assez cette sphère obscure:
J'y veux couler des jours sereins,
Et suis, quoique l'on en murmure,
Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,
On atteint l'Immortalité.
Outre le chemin fréquenté,
Il est des sentiers de traverses
Qu'on prend pour sa commodité.
Souffrez, sans qu'on vous scandalise,
Que, par ses penchans emporté,
On soit immortel à sa guise.
L'un veut l'être par ses hauts faits,
L'autre par ses écrits aimables:
Antonin l'est par ses bienfaits,
Et la Fontaine par ses Fables;
Pétrarque par de froids Sonnets,
Homère, par son Iliade:
Le Madrigal & la Ballade,
Flanqués de quelques triolets,
Valent ce titre à Benserade:
Chaulieu le doit aux seuls appas
De quelques graces négligées;

Vous, Messieurs, à vos Almanachs ;
Comme Keyser à ses dragées.

Que dis-je ? Pourquoi tant d'effort ?
Pourquoi ces élans du génie
Tel n'a de titre, après sa mort,
Que l'indolence de sa vie :
Témoin l'oisif *Desyvetaux* *,
Qui, dans une sage apathie,
Éloignoit tous ces vains travaux,
Pour abandonner son repos
A la tendre mélancolie.
Le Monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de Bergères ;
Et chalumeaux & pannetieres
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage :
Exhalant ses derniers soupirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,

* *Célèbre Paresseux de l'autre Siécle : il étoit presque toujours en habit de Berger, & fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de* Chapelle, *de* Chaulieu, *& sur-tout par ce qu'en a dit M.* de Voltaire.

Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il defcendit aux fombres rives,
Une houlette dans la main;
Et près de lui fon air ferein
Fixa les ombres fugitives.
Ainfi finirent fes beaux jours
Évanouis dans la moleffe;
Et fon nom, qui vivra fans ceffe,
Fut dépofé par la pareffe
Dans les Annales des Amours.

O trop heureufe indifférence!
Calme, abandon voluptueux!
Viens embellir mon exiftence:
Peut-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence;
Mais trompé dans mon efpérance,
Si je fuis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.

A UN AMI

SUR mon déménagement.

AMI, je qnitte ma barrière,*
Mes tilleuls & mes tourtereaux :
Pas encore aſſez loin des Sots,
Je l'étois trop de ma Glicère.
Qu'ai-je beſoin, ſur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables ;
Et leur empire eſt mon jardin.
De la baguete poëtique
Ne connois-tu pas le ſecret ?
Je puis d'un ſeul coup de ſifflet
Enfanter un monde magique.
Bois de mirthe & de ſerpolet,
Labyrinthes, fraîches caſcades,
Dais de fleurs, vertes paliſſades,
Voute odorante d'un boſquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'amours, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,

* *La Barrière de Sève.*

Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprends quel eſt mon deſtin ;
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ſes decrets j'oſe lire,
Paroît avoir quelque deſſein,
Et ſemble en ſecret me conduire.
Pour avant-goût de ſes faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux Directeurs,
Toujours hériſſés de ſcrupule,
De pénitence & de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs:
D'un de ces Mortels reſpectables
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner tous les Diables
Un pauvre Mondain entêté
De ces illuſions damnables
Qui font notre félicité.

Du ſaint Homme ignorant l'abſence,
Ses Pénitentes quelque jour,
De leurs meſſages tour-à-tour
Gratifieront ma Révérence:
En échange du Paradis,
On m'enverra pâtes ſucrées,

Longues ceintures bien moirées,
Petits rabats, flottans ſurplis,
Fourrure, hermine doctorale,
De bon chocolat de ſanté,
Et force liqueur pectorale,
Pour les cas de néceſſité.
Que ſçait-on ? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins
Deſſous leurs voiles clandeſtins
M'entretenir de leurs folies :
D'une ſoutane empaqueté
Je rirai bien de leurs détreſſes,
En voyant leur timidité
Offrir à ma ſévérité
Le buletin de leurs foibleſſes. *
L'abſolution avec moi
Sera le prix de la figure,

** Cette petite Piéce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, abſolument ſans conſéquence. C'eſt ainſi que Boileau s'eſt permis dans une de ſes Satyres quelques plaiſanteries ſur les Directeurs, quoique pénétré de reſpect pour les fonctions de leur état.*

Vieilles ou laides, je t'aſſure,
N'ont à mes yeux ni foi, ni loi,
Et de qui ſçait plaire, je croi,
La conſcience eſt toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu :
Comment pourroient offenſer Dieu
Celles qui parent la Nature ?
Ma foi, ce dogme eſt triomphant :
Mais je vais, hôte moins auſtère,
Rajeunir de mon Preſbytère
L'apoſtolique ameublement.
Déjà Tibulle a pris la caze
Qui logeoit l'ancien Teſtament :
Catulle ſaiſit promptement
L'étui d'un vieux S. Athanaſe ;
Un Saint Paul tout rongé des rats,
A Virgile céde ſa place,
Et la Somme de Saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulſe un Saint Juſtin,
Chaulieu chaſſe un Saint Epiphane ;
Et Voltaire qui ſe pavane

Fait déſerter Saint Auguſtin. *
Les Suaires, les ſaintes Faces
Sont remplacés par ces tableaux;
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachoient le ſein des Graces:
Au lieu de ces affreux autels,
De ces buchers du Fanatiſme,
Qu'éteint le vrai Chriſtianiſme
Avare du ſang des Mortels,
On y verra de frais ombrages,
Des lits de gazon, de beaux jours,
Et tout ce qui rappelle aux Sages
La religion des amours.

Ici la belle Cythérée
Sort de ſon berceau tranſparent,
Et de ſes Nymphes entourée
Sourit au Ciel pur qui l'attend.
Plus loin, autour d'un col d'albâtre
S'entrelace un Cigne amoureux;

---

* *Un homme du Monde peut être plein de vénération pour ces grands Perſonnages, ſans les avoir dans ſa Bibliothèque.*

Douce image d'un Dieu folâtre,
Qui ſe cache, pour aimer mieux.
De la Nymphe il ſe rend le maître,
Et, dans ſes amoureux élans,
Éparpille ſes lys brulans
Sur les roſes qu'il a fait naître....

Mes Amis, mes conſolateurs,
Venez tous dans mon hermitage:
Allons, qu'on apporte des fleurs:
Buvons frais: à l'Amour volage
Demandons encor des erreurs;
Et, toujours exempts de nuage,
Si le plaiſir eſt dans nos cœurs,
Que notre front en ſoit l'image.

*

BELZÉBUT A L'AUTEUR DE LA PUCELLE.*

O MON cher fils, ô moitié de moi-même,
Que je choisis pour remplir mes desseins,
A qui mon souffle inspira l'art suprême,
L'art de charmer, de damner les Humains
Sur un fourneau qu'on t'a chauffé d'avance,
En traits de feu je te trace ces vers,
A toi le diable, & le dieu de la France,
Moi, BELZÉBUT, l'Apollon des Enfers.

DÉJA l'ardente & prompte Renommée
M'entretenoit d'un Poëme enchanteur,
Dont gémissoit l'innocence allarmée.
Sur cela seul je devinai l'Auteur.

---

* *Ce badinage courut manuscrit, avant que la Pucelle fût imprimée. Il est antérieur à toutes les Epîtres dans ce genre, qui parurent il y a quelques années.*

A mes tranſports mon cœur ne put ſuffire ;
Je fis ſoudain élargir mon Palais :
Je ſçais, Ami, le pouvoir de ta lyre ;
Un de tes Vers me fait mille Sujets ;
Les Médecins, la Peſte & les Anglais,
Moins que ta plume, ont peuplé mon Empire.

Une ombre enfin, un phantôme fourré,
Docteur profond, des Mortels révéré,
Mais préférant la Pucelle au Breviaire,
Apporte ici l'infernal exemplaire.
Nous courons tous vers le vieux Réprouvé :
On l'interroge, on voltige, on s'empreſſe ;
Entre nos bras doucement ſoulevé,
Le livre en main, il ſurmonte la preſſe.
Vous étiez là vous, charmants ſéducteurs
Dont l'immortelle & brillante malice
Se perpétue & vit dans tous les cœurs,
De l'Univers folâtres corrupteurs ;
Chers criminels, dont je ſuis le complice,
Vous, *Martial*, *Ovide*, *Anacréon*,
Chaulieu, *Grécourt*, toi l'ami de *Mécène*,
Toi, tendre Muſe, amante de *Phaon* ;
Toi, libertin & joyeux *la Fontaine*.
Parmi les feux, dont je ſuis dévoré,

Je diſtinguois à leur œillade impure,
Tant de Héros, dont le goût illuſtré
Au Peuple vil a laiſſé la nature,
Qui ſe ſont fait un amour à leur gré;
Et, dédaignant la vulgaire tendreſſe,
Dans des réduits au profane inconnus
Dignes rivaux des Sages de la Gréce,
Ont tranſporté le trône de Vénus.

Dès que je vis cette foule aſſemblée
Tous gens choiſis, tous arbitres experts,
Je fis ceſſer leur clameur redoublée,
L'Enfer ſe tut pour écouter tes vers:
Et dans le temps que notre Ombre en fourure,
A haute voix nous en fit la lecture;
Moi-même, ému de tes portraits laſcifs,
Je crus ſentir, plein d'une aimable ivreſſe,
Un air plus doux & mes charbons moins vifs:
De tes accords l'harmonieuſe adreſſe
Humaniſa ma ſombre auſtérité,
Et ſur mon front, ſiége de la triſteſſe,
On vit, dit-on, briller la volupté.
Mais que ce chant a de force & de charmes;
Où du Ténare égayant le tableau,
Tu peins les Ris dans le ſéjour des larmes,

Et

Et les plaiſirs dans le ſein du tombeau !
Où détrompant le crédule Vulgaire ,
Ta main hardie oſe offrir à ſes yeux ,
Tant de damnés qu'on fête ſur la Terre,
Foule d'Élus , qui hurlent dans ces lieux.

MALGRÉ leurs cris , de concert on admire ;
» Ah ! ciel ! quel feu ! quelle lubricité
» Diſoit *Sapho* , dans ſes vers je reſpire !
» Quel naturel , quelle légéreté ,
» Diſoit *Grécourt* , quelle fine ſatyre !
Seul dans un coin *la Fontaine* enchanté ,
Se déroboit , pour éclater de rire.
» Non , diſoit-il , je n'ai pas mieux conté.

A SYPHILIS*.

J'EXAMINOIS hier au soir
Ton œil mutin, ton air folâtre,
Et j'ai jugé par le théâtre,
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne;
Ta voix si douce, tes attraits,
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes Sujets.
Ne crains point que louangeur fade,
Me récriant sur tes appas,
J'aille dans des vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'est point l'allure orgueilleuse
De l'altière & vaine Junon,
Ni la pudeur très-fabuleuse
De l'Amante d'Endymion;
Tu n'es, je le dis sans façon,
Pudique ni majestueuse.
Mais l'Amour qui par toi soutient
L'aimable empire de sa mère,

* *Actrice de l'Opéra.*

Des charmes feul dépofitaire ;
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corfet d'une Pergère.
Tes yeux font deux foyers ardens
Où j'ai failli bruler mes aîles,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le falpêtre de mes fens.
Près de toi vole le caprice,
Qui, moitié fou, moitié chagrin,
Tient des papillons à la main,
Et te pourfuit dans la couliffe ;
Viennent après l'air enfantin,
Les fauffetés, au front ferein,
Faveurs d'épines couronnées,
Tout l'attirail du Dieu malin,
Quand il va faire fes tournées
Pour défoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes,
On voit fur-tout à tes côtés,
Jouer, fous cent formes changeantes,
L'effain des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des fermens,
Et ces aimables fingeries,

Qu'on prendroit pour des ſentimens.
Avec quel art tu dois ſéduire
L'Amant dans tes fers arrêté!
Que de tourmens ſous ton empire
Rajeuniſſent la volupté!

Admets-moi dans la confidence;
Chaſſe ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre & d'arrogance,
Ce groupe de petits Seigneurs,
Qui de l'Amour ont les fadeurs,
Sans en avoir la conſiſtence;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînaſſant leur nullité,
Et dont la ſtérile inſolence
Trompe l'eſpoir de la beauté.
Je me conduis avec décence,
De ſon printemps on ſçait uſer;
On ſçait auſſi temporiſer,
Et, réprimant l'effervefcence,
Prolonger une jouiſſance,
Ne pouvant pas l'éterniſer.

Si pourtant mon Enchantereſſe
Donne une nuit à mes ſouhaits,
Nuit plus amoureuſe jamais

N'aura ſignalé ma tendreſſe.
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la Déeſſe,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphir me paſſe en ivreſſe.
Tantôt, pour ſoutenir mon feu,
Tu feras la belle Pomone;
Et ſi je me connois un peu,
Vertumne n'a rien qui m'étonne;
Pyrame aux genoux de Thiſbé,
Bacchus dans les bras d'Erigone,
Hercule ſur le ſein d'Hébé,
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un ſeul fleuron ſoit dérobé.
Prends-tu la forme d'une Muſe?
Je prends les fléches d'Apollon:
Pour Sapho je deviens Phaon,
Et Fleuve enfin pour Aréthuſe.
Ivre de mes félicités,
Fidéle aux céleſtes uſages,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des Divinités.

Cet orgueil eſt d'un bel exemple,
Mais je fais mes conventions,

Ferme-moi les portes du Temple ;
S'il faut payer mes oraifons.
Un baifer dont on fait l'emplette,
Ne rend pas l'Amant fortuné,
Sans prix, alors qu'il eft donné,
Et moins que rien dès qu'on l'achete.
Ne va point te décourager,
Il ne me faut qu'une huitaine,
Et, dès ta première migraine,
Je te promets de déloger,
De planter là ma Souveraine.
J'ai des mœurs : pour te raffurer ;
S'il te vient dans cette occurrence,
Quelque Traitant à dévorer,
Quelque Alteffe ou quelque Excellence ;
Si, las de bailler à grands frais,
Un Politique Mifantrope
Pour toi fait trève à fes projets,
Sort de fa lugubre enveloppe,
Et fur deux tetons déformais
Laiffer dormir les intérêts
Et la balance de l'Europe :
Vû le befoin de t'occuper,
L'habitude de ces myftères,

Ces graves Sots qu'il faut duper,
Et tous, ſuivant leurs caractères,
Je te permets de me tromper,
Et de vaquer à tes affaires.

Adieu, je ne dis pas mon nom;
Jeune Syphilis, quand on aime,
Il faut de la diſcrétion;
Je ſerai ce ſoir au balcon,
L'œil triſte, le viſage blême,
Pour mieux jouer la paſſion.
Si ta nuit n'eſt point retenue,
Et que tu goutes ma pâleur,
Dans tes beaux yeux, Nymphe ingénue;
Mets le ſignal de mon bonheur.
Mais ſi tu combles mon martyre,
Si ta rigueur vient m'accabler,
Permets-moi quelqu'éclat de rire,
Pour m'aider à me conſoler.

A ROSINE.

CHASSÉ deux fois, c'eſt trop, friponne ;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne :
Je ſuis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce ſont les droits de la beauté :
Du Benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages ;
Nous autres Sots ſoi-diſant Sages
Ainſi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus que Dieu confonde,
Qu'on voit ſans ceſſe autour de toi,
Frémir, touſſer, faire la ronde,
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
Et qui n'eſt prompt qu'à ſoupçonner :
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuſe ;

J'ai mon congé, c'eſt mon excuſe.
D'autres iroient ſe lamentant,
Te reprochant tes injuſtices :
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me conſole en plaiſantant.
Dis-moi donc : qu'eſt-ce que demande
Ce vieux Boſtangi des Amours ?
Dois-tu trembler, quand il commande ;
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille ſur ſes pas
Les roſes qui viennent d'éclore :
Un ſeul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le deſir l'appelle,
Et court ſouvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Roſire, toi fraîche & belle,
Ce décrépit, ce lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ?
Qui, pour t'outrager ſe tourmente,

Ose unir l'hyver au printemps,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante ?
Je crois voir ce Cyclope affreux,
Ce forgeron atrabilaire,
Qui de ses antres ténébreux,
Tout en boitant vient à Cythère
Attrister les ris & les jeux,
De Vénus salir la ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! raméne enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Graces,
Chasse-nous ce froid Surveillant :
Qu'en veux-tu faire, je te prie ?
Je sçai bien qu'il est opulent :
Eh ? n'es-tu point jeune & jolie ?
C'est à-peu-près l'équivalent.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,

La langueur, le trouble & les feux,
Ta taille élégante & légère,
Ton œil fripon, le don de plaire
Qu'à la beauté l'Amour préfère,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage;
Tes foiblesses & nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage:
Enrichis-toi par tes plaisirs.

UN SÉMINARISTE

A un Homme du Monde, ſur l'Enterrement * *de Mlle* CAM ***

HONNEUR à la Philoſophie !
Applaudis-toi, mon cher Mondain,
Notre Morale radoucie
N'effraira plus le genre humain.
Le jour renaît ; l'Égliſe même,
Grace à ſes Paſteurs éclairés,
Ne s'arme plus de l'anathême,
N'a plus de ces Tyrans ſacrés,
De ces Alguaſils en aube,
Qui damnoient la moitié du globe,
Et vouloient en être adorés.
Enfin ces Mortelles aimables
Qui ſçavent charmer nos loiſirs,
Et ſur la Scène par des Fables
Nous donnent de ſi vrais plaiſirs ;
Ces Sirènes enchantereſſes

* *Actrice de la Comédie Françoiſe.*

Trouveront des Juges plus doux.
Heureux, si leurs tendres foiblesses
Pouvoient arriver jusqu'à nous!
Le Ciel m'entende & me bénisse!
Quoiqu'il arrive en attendant
Nous le Clergé de Saint ...
Et le Curé notre complice,
Venons très-solemnellement
D'inhumer une jeune Actrice:
Ses Confrères menoient le deuil,
J'ai vu les Enfans de Thalie,
Les Éléves de la Folie
Sanglotter autour d'un cercueil:
Moi de qui l'ame est assez bonne,
Je m'attendrissois *in petto*;
Et je pleurois *incognito*,
Pour ne scandaliser personne.
J'avois tort. Le divin rochet,
Aussi respecté, moins terrible,
Ne défend plus d'être sensible,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas, belle Cam***
Ce funébre & dernier honneur:
Tes grands yeux noirs pleins de candeur,

Ta vertu franche & point farouche ;
Vivront à jamais dans mon cœur.
Que dis-je ? dans mon hermitage,
Je veux, à l'ombre d'un berceau,
Pour éterniser mon hommage,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphire
Des Archanges bien rebondis
Flatter Saint Pierre, lui sourire ;
Et lui voler pour t'introduire,
Une des clefs du Paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force, Ami, de te quitter :
Il faut que j'aille méditer :
Mon Directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recüeilli,
Les yeux baissés, la bouche close ;
Mais si je rêve à quelque chose,
Dieu sçait que ce n'est pas à lui.

LE MOUPHTI

A THÉODON, *Actrice Turque, qui vouloit se convertir.*

HONNEUR de la Scène tragique,
O très-sublime Théodon *,
Tes craintes, ta conversion
Et ton scrupule canonique
Font ici retentir ton nom.
De l'hierarchie Ottomane
C'est le Protecteur révéré,
Ce Pontife, ce Chef sacré
Qu'adore la Cour Musulmane;
C'est enfin, pour te parler net,
Le Vicaire de Mahomet,

* *On lit dans une Relation nouvelle, qu'il s'est établi depuis peu à Constantinople une Troupe de Comédiens qui font tourner la tête aux Bachas, aux Janissaires, aux Mouphtis, aux Eunuques même, enfin à tous les gens de goût de ce pays-là. Théodon est à-peu-près pour eux ce qu'est Mlle Clairon pour nous.*

Qui t'écrit & qui te condamne,
Quoiqu'il admire ton projet.
Malgré tous leurs dogmes auſtères,
Par fois les Mouphtis ſont galans :
Témoins mes illuſtres Confrères,
Qui près des Belles de leur temps,
Méritoient, Paſteurs indulgens,
Quelques faveurs particulieres.
Je ſuis leurs exemples brillans ;
Et ma Sainteté radoucie,
Sans faſte, ſans hypocriſie,
Baiſſe ſouvent un œil d'envie
Sur les graces & les talens
Que l'Alcoran excommunie.
J'aime aſſez tes nobles loiſirs ;
Je les préfére aux miens peut-être,
Un Mouphti défend les plaiſirs ;
C'eſt Théodon qui les fait naître.
Mais je veux, tendre Citoyenne,
Rétablir aujourd'hui tes droits :
L'Anathême expire à ta voix :
Que nul remord ne te retienne ;
Les grands talens forcent la loi :
On n'eſt prophane ni payenne,

Quand

Quand on déclame comme toi.
Sur-tout dans l'ardeur qui t'entraîne,
Par un faux zéle ne va pas,
Abjurant l'amour & la Scène,
A la plaintive Melpomène
Ravir ses funébres appas ;
Tromper les vœux de ta patrie,
Et consacrer loin de ses yeux
A la traînante Psalmodie
De nos Cantiques langoureux,
L'organe enflammé du génie.
Oui, le Théâtre désormais
Des mœurs va devenir l'école :
Le Mouphti qui n'erre jamais,
Doit être cru sur sa parole.
Je ne suis point si scrupuleux ;
Ma Sainteté te rend les armes,
O Théodon, & j'aime mieux
Une Actrice qui par ses larmes
Prête aux vertus de nouveaux charmes,
Aux passions de nouveaux feux,
Qu'une Sultane favorite
Qui, fière d'un si triste honneur,
Sur le lit pompeux qu'elle habite,

Berce mollement ſa langueur,
A grands frais en vain ſollicite
Les ſens éteints du Grand-Seigneur ;
Et, dans cette horrible détreſſe,
N'a, pour hâter le vol du temps,
Et cocufier Sa Hauteſſe,
Que des Noirs ou des impuiſſans.

Ne crains donc rien, je le répéte ;
Ma voix ouvre ou ferme les Cieux :
Nous te ferons, faute de mieux,
Entrer par la porte ſecrette
Dans cette paiſible retraite
Où bâillent tous nos Bienheureux. *
Que dis-je ? Reſte ſur la Terre :
Dédaigne du ſein des plaiſirs
Les Imans qui te font la guerre,
Et les clameurs de nos Faquirs.
Je damnerai leur foule immonde.
Pour toi, ſois ſûre d'un ſoutien ;
Je te protége, te ſeconde,
Et ne veux te refuſer rien,
Qu'un paſſe-port pour l'autre Monde.

---

* *La continuité du plaiſir peut amener enfin le dégoût & l'ennui.*

A M. LE COMTE DE ***.

HÉ bien, mon aimable Éxilé,
Que fais-tu dans ta ſolitude ?
Les réfléxions & l'étude
T'auront ſans doute conſolé.
La Raiſon orgueilleuſe & libre,
Dans une tour, ſous des lambris,
Garde toujours ſon équilibre :
On penſe à Metz comme à Paris.
Eh ! vraiment, je t'en félicite ;
C'eſt un droit dont je fais grand cas :
Que de Sots, tu le ſçais, hélas !
Qu'un ſi beau privilége irrite,
Voudroient bien qu'on ne penſât pas !
Mais, dis-moi donc : par quel ſcrupule
Dans un Diſcours aſſez ſubtil
Monſieur de *** défend-t-il,
Que dans Paris on inocule ?
A Londre on inocule auſſi ;

Et l'on n'eſt pas plus ridicule
A Londre qu'on ne l'eſt ici.
De Gatti la recette eſt bonne ;
Du moins, je l'ai toujours penſé.
Pourquoi conſulter la Sorbonne,
Quand la Nature a prononcé ?
Mon ignorance eſt bien profonde ;
Mais il eſt, je crois, très-prouvé,
Qu'une recette utile au Monde
Ne peut être un cas réſervé.
On auroit beau leur citer Londre,
Cher Comte, c'eſt perdre ſon temps,
Et gratuitement ſe morfondre ;
Ils n'en ſont pas plus indulgens :
Et puis, le moyen de confondre
Ces Mortels, ces Juges puiſſans,
Qui vous empriſonnent les gens
Longtemps avant de leur répondre !
Laiſſons ces diſcours dangereux,
Ton exemple m'ouvre les yeux :
A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé ;
Souvent, pour avoir trop parlé,
On eſt des ſiécles à ſe taire.

Jaſons & de vers & d'amours :
Cenſurons la Cour de Cythère ;
C'eſt un droit que l'on eut toujours :
Pour l'autre, il faut qu'on la révère.
Mais, quoi ! les amours envolés
Loin de Paris ſont tous encore :
Les uns, dans les bois de Saint-Maure
Par Caſſini ſont rappellés :
Auprès d'une Ducheſſe aimable,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortége eſt innombrable
Dans les boſquets de Chantilli.
Fuyant cette foule importune,
Les autres t'ont voué leur foi,
Et compagnons de ta fortune,
Sans doute font priſon commune,
Et ſont en exil avec toi.
Enfin, cher Comte, il ne nous reſte
Que quelques Anglois déſœuvrés,
De leur vilain *Sylin* dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteſte,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,

Vont baragouinant leurs feux
Aux Majeſtés de nos couliſſes.
Va croi-moi, ne regrette rien :
Pardon ; j'oubliois ta maîtreſſe ;
C'eſt quelque choſe, & je convien
Qu'il péſe à la délicateſſe
D'être enfermé dans une tour,
Tandis que par le monde on laiſſe
Courir l'objet de ſon amour.
Peut-être de jalouſes flâmes
Agitent tes ſens déſolés ;
Entre nous, ces maudites Femmes
N'ont point pitié des Éxilés.
Raſſure-toi, Comte, je gage
Que ton effroi ſera déçu :
L'exil eſt aſſez pour un Sage ;
Ce ſeroit trop d'être cocu.
Si cependant par un caprice ;
Tu devois l'être quelque jour ;
Si ta Belle te fait ce tour
Et cette cruelle injuſtice,
Je demande au grand Dieu d'Amour ;
Que ce ſoit moi qu'elle choiſiſſe.

A M. LE COMTE DE***

Qui me demandoit des Vers, de Lille-Adam où il étoit pendant la Semaine-Sainte.

Eh! que pourrois-je vous écrire,
D'un séjour triste & pénitent,
Où l'Amour sous un crêpe expire
Dans l'effroi du jour qu'on attend;
Et n'ose parler ni sourire;
Où de la grace enfin touchés,
Nous allons aux pieds des Apôtres
Purger nos cœurs des vieux péchés,
Afin de faire place à d'autres;
Où l'infatigable Gélin
Du Louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrain;
Où Muguet au timbre argentin,
En roulades habille un Pseaume,
Et nous persécute en Latin.
C'est à vous, c'est à votre Muse

Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vaſtes champs vous ſont ouverts!
On écrit bien où l'on s'amuſe.
Peignez-nous ce Mortel charmant,
Qui tour-à-tour eſt de la France
Et le ſoutien & l'ornement;
Qui ſçait garder en s'amuſant,
Le *decorum* de la naiſſance;
Qui faiſant déſerter Paris
A l'eſſain brillant de nos Femmes;
Nous enléve toutes ces Dames,
Et nous laiſſe tous leurs maris.
De ces jeunes Enchantereſſes
Craïonnez les riants portraits:
Célébrez tout haut leurs attraits;
Parlez tout bas de leurs foibleſſes;
Point du tout, ſi vous l'aimez mieux:
En amour un peu de myſtère
Sied bien, diſoient nos bons Ayeux,
Et je vous crois aſſez heureux,
Pour être obligé de vous taire.

⁂

A UNE ACTRICE TRAGIQUE.

SUR de mauvais vers.

JE plains les Belles & les Rois
De s'ennuyer par complaiſance :
Mais la Poëſie a ſes loix ;
Et dans ce ſiécle un de ſes droits
Eſt d'aſſoupir ceux qu'elle encenſe.
Quel ſupplice ! quel embarras,
D'avoir des talens & des charmes
Dites un mot, faites un pas,
Voilà cent Muſes ſous les armes !
Plus de trêve, plus de loiſir,
De toutes parts on vous accable :
Et la louange impitoyable
Vous ſuit même au ſein du plaiſir.
Mais que veux-tu ? lorſque tes larmes
Vont porter au fond de nos cœurs
Le trouble, les tendres allarmes,
Et d'intéreſſantes douleurs,

Ou lorſqu'on te voit plus humaine,
Folle & ſenſible tour-à-tour,
Quitter la pompe de la Scène,
Et le poignard de Melpomène,
De peur d'effaroucher l'amour;
Alors le moyen de ſe taire,
Et de ne pas te répéter
La Kyrielle ſomnifère
Que l'on te force d'écouter.
Tu peux cependant t'y ſouſtraire;
Immole-toi, ceſſe de plaire,
On ceſſera de te chanter.

A ÉGLÉ,

SUR de faux bruits.

Eh quoi! tes yeux verſent des larmes!
Jeune Églé, calme ta douleur.
Pour faire ceſſer tes allarmes,
Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.
Ton cœur eſt pur, qu'il te ſerve d'aſyle:
Ris de ces plats Oiſifs colportant par la Ville
Les menſonges courans & tous les ſots diſcours:
De ces méchans obſcurs la rage eſt inutile;
Et n'atteint point au trône des amours.
Ris bien ſur-tout de ces triſtes Femelles
Qu'inſpire le dépit, que l'âge rend cruelles
Qui, rappellant en vain de transfuges attraits,
En de plus jeunes mains ont vû paſſer leurs armes;
Et dont l'orgueil révolté pour jamais
Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
Elles font leur métier; je conçois leur chagrin.
Tout ſe fane à leurs yeux; pour toi tout vient d'éclore.
Elles vengent ſur ton aurore
Le vuide affreux de leur déclin;

Cybéle dans les Cieux eſt jalouſe de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans ;
Les ris badins ont treſſé ta couronne,
Aux graces tu joins les talens ;
Et tu veux que l'on te pardonne ?
Mais d'où viens-tu ? Qu'eſt-ce que tu prétends ?
A tant de charmes différens
Le Monde ne pardonne guère :
C'eſt un grand tort que de lui plaire :
Prends patience, & laiſſe faire au temps.
Quand la Nature eſt plus fraiche & plus belle;
Dans nos jardins lorſque tout rajeunit,
Des Frélons importuns l'eſſain ſe renouvelle,
Et, dès que la roſe fleurit,
L'Inſecte naît & rampe à côté d'elle.

LE CONGÉ.

De quel poids on eſt ſoulagé
Lorſque l'on perd une maîtreſſe!
Enfin, Ami, le charme ceſſe;
Je ſuis heureux, j'ai mon congé.
Tout m'amuſe, rien ne me lie;
Il faut pourtant en convenir,
Laïs eſt jeune, elle eſt jolie;
C'eſt pour cela que je l'oublie;
On riſque à s'en reſſouvenir.
Que je hais ce front où reſpire
L'intéreſſante volupté!
Cet art de tromper, de ſéduire,
Si ſemblable à la vérité;
Et ſa folie & ſa gaîté,
Et les graces de ſon ſourire!
Que je dédaigne, que je hais
Sa longue & belle chevelure
Qui voltigeant ſur mille attraits
Leur ſert de voile ou de parure;
Son ſein qu'Amour ſçait embellir,

Qui frémit, s'éléve ou s'abaiſſe,
Au moindre ſouffle du deſir,
Où la roſe ſemble fleurir;
Sous la bouche qui le careſſe;
Ses caprices qui ſont des loix,
Ce feu dont ſon œil étincelle;
Et les ſons touchans de ſa voix,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois!
Je la déteſte, je l'abhorre;
Mais c'eſt trop m'en entretenir;
Car, à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

A M. D....

Retiré à ſa campagne pour ſe livrer à la Philoſophie.

O TOI, qui jeune encor as ſçu briſer tes chaînes,
Que j'aimerois tes paiſibles loiſirs!
Nos réduits faſtueux, nos fatigans plaiſirs
Valent-ils tes jardins, tes fleurs & tes fontaines?
Maître abſolu de ton deſtin,
Dans le ſecret des bois, ſous l'épaiſſe verdure,
Tu ſondes d'un œil plus certain
Les myſtères de la Nature
Et l'énigme du cœur humain.
C'en eſt donc fait? Tu veux, loin de notre féerie,
T'ériger en Sage nouveau,
Des mains de Bayle arracher le flambeau
Pour en éclairer ta patrie,
Et ſoulever le reſte du rideau
Qui couvre encor notre Philoſophie?
Sans doute cet orgueil eſt beau;
Mais que ta raiſon s'en défie.
Sage naiſſant, redoute les travers

Qui trop ſouvent accompagnent ce titre;
Tel des humains ſe croit l'arbitre,
Et n'eſt qu'un dur cynique à charge à l'Univers.
A travers ces faux jours diſtingue la ſageſſe.
Conſerve-lui ſes véritables traits,
Elle avertit, conſeille ou plaint notre foibleſſe,
Et nous inſtruit, ſans nous bleſſer jamais.
Indulgente, facile, autant qu'elle eſt ſublime,
Par degrés ſa lumière entre au fond de nos cœurs;
Elle ouvre le réfuge à côté de l'abîme,
Et ſçait par des plaiſirs remplacer nos erreurs.
Voilà ſous quels dehors il faut qu'on la préſente;
Le génie eſt un Dieu qui dompte les Mortels;
C'eſt la douceur qui les enchante,
Et l'homme bienfaiſant eut les premiers autels,
Séme les vérités, fût-ce en un ſol aride;
Et n'en exige aucun retour:
Pourvu qu'on les recueille un jour,
Ta gloire eſt entière & ſolide.
Enfonce-toi dans l'avenir,
Vois-y germer ta récompenſe,
Privé de tout, jouis par l'eſpérance;
Va, mériter le prix c'eſt plus que l'obtenir.
Mais ſi la Renommée aux bornes de ta vie,

Te

Te ſurprenant au fond de tes boſquets,
Sous les lambris de nos Palais
Fait réſonner ton nom, & vante ton génie.
Sans doute alors & la haine & l'envie,
De ta cabane aſſiégeront le ſeuil;
Les poiſons de la calomnie
Infecteront tes jours au bord de ton cercueil,
Et voilà le moment de la Philoſophie!
Il te faudra fuir tes perſécuteurs,
T'arracher à ton doux aſyle,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis, mais ſur ton exil jette des yeux ſereins;
On t'obſerve, on va te connoître;
N'affiche point ces ſuperbes chagrins
Que tant de Sages font paroître,
Et qui les rabaiſſent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air ſauvage;
Et que ton front prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur & ſans nuage,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir:
Tel cet Aſtre brillant, ame de la Nature,
Sera demain ce qu'il eſt aujourd'hui,

Sans qu'il contracte la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'AMOUR du bien, voilà ta plus sure boussole ;
Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès ;
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des Sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
Et si ton cœur est pur, que lui seul te console.
De la gloire sur-tout crains les trompeurs attraits ;
Elle nous égare & s'envole.
C'est un feu bienfaisant lorsqu'il est réprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il est en nous par les Dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé :
Mais quand il franchit sa barriére,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Répand une affreuse lumière,
Embrase les forêts, & détruit les moissons.
IL fut en Perse un Mortel renommé,
Des rayons qu'elle adore en naissant animé,
Rival des Chantres d'Ausonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie.
Malgré les Mages orgueilleux,

Il ſçut en l'éclairant conſoler ſa patrie,
Éteignit les buchers, dompta la barbarie,
De la Société reſſerra tous les nœuds ;
En jardins toujours verds, en boſquets d'Idalie,
Il transforma les ſentiers épineux
De l'aride Philoſophie,
Célébra les Héros, & fit aimer les Dieux.
Tous les honneurs illuſtrérent ſa vie,
Il eut tous les talens, & ne fut point heureux;
Cet inquiet élan, cette ardeur de la gloire
Empoiſonna les plus beaux de ſes jours,
Raſſaſié d'encens, il deſira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce phantôme brillant que précéde le bruit,
S'aſſeyoit avec lui ſur le bord des Fontaines,
Le pourſuivoit dans le calme des plaines,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit ;
Lui crioit à toute heure : écris, compoſe, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille ;
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.
Redoute, Ami, ce cruel eſclavage.
Laiſſe diſtraire tes deſirs
A ces purs ſentimens, les délices du Sage ;
La gloire incertaine & volage

Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs ;
Elle endurcit notre ame, & la veut sans partage.
De cette passion le délire effréné
Reporte l'homme sur lui-même,
Et fait qu'un être infortuné
Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime,
D'une palme épineuse esclave couronné,
Qui sous un pesant diadême,
Vit pour lui seul, & meurt abandonné.
De tes penchans conserve l'équilibre ;
Le Mortel le plus sage est toujours le plus libre.
Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,
A la critique opposer la satyre,
Et, t'exerçant dans l'art de nuire,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur.
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines ;
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter,
Et ne mets point ta gloire à semer des ruines
Autour du Trône où tu prétends monter.
Le Sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.
Lorsqu'Apollon, dépouillant sa parure,

De l'Olimpe exilé vint habiter les champs,
S'occupa-t-il pour venger son injure,
A bruler de Cérès les fertiles présens,
Et les fruits de l'Automne & les dons du Printems ?
Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre,
Les Bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux,
Et venoient applaudir à ses accens nouveaux
Dans un lycée agréable & champêtre.
Humain, sensible, généreux,
Il suspendoit leurs pénibles ouvrages ;
Il leur apprit l'art d'être sages,
Mais plus encor l'art d'être heureux.
Que ce tableaau te serve de modéle,
Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidelle ;
Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits,
Et rival d'Apollon dans ton obscur asyle
Deviens un Dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens, de tout temps protégés,
Politiques rigueurs, freins de la multitude ;
Ne l'abandonne point à son inquiétude ;
Elle perdroit ses mœurs perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages :
Un État se maintient souvent par ses abus ;

Supportons-les, quoiqu'ils nous ſoient connus,
Et ſoyons Citoyens, avant que d'être ſages ;
A des opinions préférons des vertus.
Jetté ſur la ſcène commune,
Sur cet immenſe & triſte amas
De foibleſſe, d'erreur, & ſur-tout d'infortune ;
Le Sage céde aux loix qu'il ne changeroit pas,
Il révére le trône, il aime ſa patrie,
Même en fût-il perſécuté.
Tout ce qui peut toucher l'humanité
Trouve un accès dans ſon ame attendrie.
Pour couronner ſes tranquilles deſirs,
L'amitié vient dans ſa retraite ;
Ses jours ſont des momens, ſon ame eſt ſatisfaite;
La Nature eſt un temple orné pour ſes plaiſirs.
En vain la mer mugit, & la foudre étincelle,
Ce ne ſont point les vents, les frimats ténébreux....
Le crime ſeul rend l'Univers affreux,
Et la Nature eſt toujours belle,
Lorſque nos cœurs ſont vertueux.
Ah ! rapproché de ce que j'aime,
Quand pourrai-je, Ami, ſur tes pas
La méditer & jouir de moi-même !
Braver l'orgueil farouche & la grandeur ſuprême

Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance,
A l'instant qu'elle fuit, saisir la volupté,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance,
Jusqu'à l'instant fatal par le Ciel arrêté,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la Divinité !

PIÉCÉS

DÉTACHÉES,

BILLETS EN VERS,

ODES, STANCES, DIALOGUES, &c.

DIALOGUE
ENTRE THÉMIS ET L'AMOUR.

A Madame la Duchesse de M. sur un Procès qui alloit être jugé.

THÉMIS.

L'AMOUR dans mon Palais! Bon Dieu! qu'y vient-il faire?

L'AMOUR.

Je viens, chaste Thémis, pour te solliciter.
Ne va point t'aviser de faire la sévère;
Et prends garde à l'Arrêt que ta voix va porter.
Moi je n'ai lu ni Cujas, ni Barthole:
Tous ces Messieurs sont maudits par l'Amour.
Tu peux en paix régenter ton école;
Mais c'est de moi qu'il s'agit en ce jour.
Je veux avoir raison.

THÉMIS.

Et quelle est ton affaire?

L'AMOUR.

Celle d'Églé: ce n'est point un mystère.
Nous confondons nos droits.

THÉMIS.

Je m'en étois douté.

L'AMOUR.

Oui, ma Bonne; oui; de moi c'eſt elle qui diſpoſe;
Et l'Amour eſt toujours en cauſe,
Quand il s'agit de la beauté.
Mais finiſſons, parle enfin & prononce :
Sur-tout dans un fatras de mots ſententieux,
Comme certains Bavards, Oracles de ces lieux,
N'enveloppe point ta réponſe.
Juge en riant, ce ſera beaucoup mieux.

THÉMIS.

Quel étourdi! va, va, la brigue eſt inutile.
De bonne-foi, te ſerois-tu flatté
Qu'à tes conſeils tu me rendrois docile?
Je ne connois de Dieu que l'équité.
Mon bel Enfant; gémis, verſe des larmes;
D'Églé je peſerai les droits :
Je n'aurai point d'yeux pour ſes charmes.
Thémis eſt inſenſible, auſſi bien que les loix.

L'AMOUR.

Pédante! & que me font tes loix & leur chimère?
Eſt-il des loix contre l'Amour?
En eſt-il contre l'art de plaire?

Il eſt vrai qu'on l'ignore en ce triſte ſéjour.

THÉMIS.

Songes-tu bien qu'ici tu n'es point à Cythère?
Je puis, Monſieur le Dieu, vous faire décreter.

L'AMOUR.

Décréter moi! la menace eſt légère.
Penſes-tu donc m'épouvanter?
La Loi ſe traîne, & l'Amour vole.
Au même inſtant, c'eſt ce qui me conſole,
Je puis te fuir, & toi, tu ne peux m'arrêter.
Tremble à ton tour au ſein de ton empire;
Si tu ne réponds à mes vœux,
J'y répandrai le trouble & le délire.
Tous tes Miniſtres ennuyeux
Seront autant de fous qui plaindront leur martyre:
Ta Cour réſonnera de ſoupirs amoureux,
Je lancerai dans ma fureur nouvelle
Tous mes brandons ſur la Sainte Chapelle;
Je tournerai la tête à ton grave Sénat,
Plus de Loix, plus de Code, & plus de Protocole;
Toi-même je te rendrai folle
De quelque benêt d'Avocat.

THÉMIS.

Tu me fais peur au moins.

L'AMOUR.

Allons ; ſois-moi propice :
L'Amour ſçait ſe venger ; tu connois ſon pouvoir.
Va, m'obéir eſt un devoir :
Un Dieu peut-il vouloir une injuſtice ?
Regarde... Églé vers toi porte ſes pas :
Qu'on a de droits lorſqu'on a tant d'appas !
Tu parois incertaine, & ce délai m'offenſe :
Il faut te tirer d'embarras.
Je vais juger ; mais n'en appelle pas :
Prends mon flambeau ; je tiendrai ta balance.

DIALOGUE

ENTRE MARS ET THALIE,

Récité un des jours du Carnaval, devant M. le Duc de B...

THALIE, *riant.*

Ah! ah! la bonne Mascarade!
Mars est-il fou? comment un Masque! un domino!
Tout l'attirail! quelle est cette boutade?..

MARS.

Tais-tois, je suis incognito.

THALIE.

L'incognito! c'est un plaisir bien fade,
Bien peu bruyant pour un Dieu fanfaron,
Qu'on ne peut égaïer qu'à grands coups de canon:
Mon pauvre Dieu, tu fais une triste ambassade:
Remonte au Ciel.

MARS.

Il est trop ennuieux,
C'est un séjour que je déteste;
De puis la paix sur-tout: plus d'encens, plus de vœux.

Nous ſommes là près du tapis céleſte ;
Quelques Sots déſœuvrés qu'on appelle des Dieux ;
Faiſant un Wisk le plus morne des Jeux.
Vivent la diſcorde & la guerre !
J'aime aſſez les fléaux, je me ſens fait pour eux.
Du moins alors on trouve à ſe diſtraire :
On s'égorge, on s'exerce, & tout n'en va que mieux.

THALIE.

Toujours charmant, toujours doux & paiſible !
Tu me fais peur, au moins, avec tes paſſe-tems !
L'aimable Dieu ! les aimables penchans !
Vénus ne peut donc rien ſur ton cœur infléxible ?

MARS.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas :
Elle eſt, dit-on, toujours jeune & jolie ;
Mais entre nous, belle Thalie,
C'eſt une éternité d'appas
Qui me fatigue & qui m'ennuye.
Je ne crois point à de pareils attraits :
La plus ſéduiſante Déeſſe,
Après quelques ſiécles complets,
N'a pas trop bonne grace à vanter ſa jeuneſſe,
Et c'eſt vieillir que ne changer jamais.
D'ailleurs c'eſt bien, tu le ſçais à-peu-près,

La

La plus libertine immortelle,
Qui ſoit admiſe aux céléſtes banquets.
C'eſt tous les jours quelque intrigue nouvelle.
Apperçoit-elle un jeune & frais Paſtour,
Ne voilà-t-il pas que Madame
Fait atteler ſes pigeons par l'Amour,
Plante là tout l'Olimpe, &, promenant ſa flâme,
S'en va courir les bois & les vallons,
Arborer la houlette, & garder les moutons ?
Tiens, ſi tu veux, je deviens infidelle:
J'aime cet œil fripon où l'Amour étincelle,
Et que l'eſprit vient embellir:
J'aime ce joli nés trouſſé pour le plaiſir,
Ce ſourire charmanr, cette taille légère:
D'une Muſe jamais je n'ai pris de leçons;
Tu vas me donner la première.
Oui, laiſſe-moi te conter mes raiſons,
Et chiffonner ta fontange de lierre.
Mars en Amour vaut cinquante Apollons.

THALIE.

Mars en Amour ne me tenteroit guère,
Et l'Amant des fléaux n'eſt point du tout mon fait.

MARS.

Ventrebleu! tu fais la ſévère:

Quelque Mortel ſans doute a ſçu te plaire ;
Car ces maudits humains ont trouvé le ſecret
De ſupplanter les Maîtres du Tonnerre ;
Et, par je ne ſçais quel attrait,
S'en vont cocufiant juſqu'au Dieu de la guerre.
J'entre dans un courroux.

THALIE.

Il te ſied tout-à-fait.

MARS.

Et quel eſt cet Amant ?

THALIE.

Le voici trait pour trait.
Quand le devoir l'exige & que l'honneur l'ordonne,
Comme un éclair il s'élance aux combats,
Devance le char de Bellonne,
Et fait voler la terreur ſur ſes pas :
Mais dès que la retraite ſonne
Il ouvre alors ſon cœur aux amoureux deſirs ;
De peur d'effrayer les plaiſirs
Il cache les lauriers qui forment ſa couronne ;
Protecteur de l'humanité,
Compâtiſſant, généreux & ſenſible,
Aux flatteurs ſeuls inacceſſible,
Même à la Cour il dit la vérité ;
Il admet l'amitié fidelle

Dans le secret de ses vertus,
Et boit la tocane avec elle
A la santé de ceux qu'il a vaincus.

MARS.

Va, dès le premier mot j'ai sçu le reconnoître,
A mes côtés, dans les champs de l'honneur,
Mille fois je l'ai vu paroître,
Et disputer à Mars le prix de la valeur.
J'en eusse été jaloux, si les Dieux pouvoient l'être;
Aux plus hardis il inspiroit l'effroi:
Non; un simple Mortel n'est point si redoutable,
B... est brave comme moi.

THALIE.

Ajoute, & cent fois plus aimable.

*

LA COLERE
DE L'AMOUR.*

L'Amour dans un bois écarté :
Fuioit les jeux & même la beauté;
L'amitié vint, » mon frere, lui dit-elle;
» Eh! pourquoi donc ce grand courroux,
» Ce chagrin obſtiné qui t'éloigne de nous?
» De quels feux étrangers ton regard étincelle ?
» Eh! qui peut t'irriter : » C'eſt toi ſeule cruelle,
» Reprit l'Amour, rens-mois ce que tu m'as volé?
» Rens-moi le cœur de l'inſenſible Églé?
» Ce jeune Objet, dédaignant mes allarmes,
» S'aſſoupit dans tes bras, y puiſe ta froideur!
» Quoi? L'ingrate me doit ſes charmes,
» Et ne veut point me devoir ſon bonheur!
» Eh! bon Dieu doucement, lui répond la Déeſſe;
» Tiens, contre moi je veux bien te ſervir :

* *Cette eſpece de Dialogue eſt la ſuite d'une converſation, dans laquelle une jolie femme avoit pris contre l'Amour, le parti de l'amitié.*

» Le cœur que j'ai ſçu te ravir
» Ne peut ſe défendre ſans ceſſe ;
» Mais apprends l'art de l'aſſervir,
Et procéde, une fois, avec délicateſſe.
» Se peut-il qu'on adore un enfant redouté
» Qui ne veut être heureux que pour être infidelle ;
» Qui ſûr de ſon triomphe, hélas! peu mérité,
» Cherche une conquête nouvelle,
» Et rit, en s'envolant, des pleurs de la Beauté.
» Dieu des Amans, ſois auſſi leur modéle
» De fleurs en fleurs, laiſſe errer les Zéphirs.
» Que déſormais le paiſible myſtère,
» En les voilant, rallume tes deſirs ;
» Et ne mets plus toute la terre
» Dans le ſecret de tes plaiſirs,
L'AMOUR change à ſon gré de ton & de langage,
Pour l'amitié je crains l'événement ;
Il n'eſt point de moyen qu'il ne mette en uſage,
Et s'il ne peut réuſſir autrement
Il fera ſemblant d'être ſage.

NARCISSE,

Imitation d'OVIDE.

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux ;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du Soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la Chasse, en ce riant séjour,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté,
Immobile & rêveur il demeure enchanté :
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas ! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,
Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre ;
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat

Qui des lys de ſon teint anime encor l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire ;
Il languit, il deſire, & c'eſt lui qu'il deſire :
Il eſt tout à la fois l'Amant, l'Objet aimé ;
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t-il en vain mille baiſers avides ?
Malheureux ! il s'épuiſe en efforts ſuperflus ;
Il voudroit ſe ſaiſir, & ne ſe trouve plus.
Il ne ſait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit l'enflâme ;
Et l'erreur de ſes yeux a paſſé dans ſon ame.
Inſenſé ! que fais-tu ? quel objet te ſéduit ?
Diſparois, il n'eſt plus : fuis de ces lieux ; il fuit.
Le ſommeil ni la faim n'interrompt ſon ivreſſe,
Il ne ſçauroit quitter cette onde enchantereſſe ;
L'œil chargé de langueur, où brille encor l'eſpoir,
Il ſavoure à longs traits le plaiſir de ſe voir,
Et ſur l'herbe étendu, ſe ſoulevant à peine,
Il adreſſe ces mots à la forêt prochaine.
Solitude profonde, aſyle ténébreux,
Où tant d'Amans diſcrets ont ſoupiré leurs feux ;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs ſecrets vous prêtez votreombrage,
Et que vous les cachez dans vos ſombres détours,

Avez-vous jamais vu d'auſſi triſtes Amours ?
Ce que j'aime ſe peint dans ces flots trop fidelles ;
Et ſes charmes trompeurs ſont fugitifs comme elles ;
Qu'eſt-ce donc qui m'arrête, au moment d'être heureux ?
Ce ne ſont point des monts,des rochers ſourcilleux ,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare ,
C'eſt l'eau d'une fontaine , hélas ! qui nous ſépare.
Lui-même à mes deſirs bien loin de s'oppoſer ,
Lorſqu'à ces flots émus je confie un baiſer ,
De ma bouche enflammée il approche ſa bouche :
Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de choſe nuit au bonheur des Amans !
O toi , qui que tu ſois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? par quel deſtin contraire
Ne puis-je te fléchir , t'attendrir & te plaire ?
Ma jeuneſſe pour toi n'eſt-elle d'aucun prix ?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je ? j'entrevois un rayon d'eſpérance :
Sur cette onde attaché , quand vers toi je m'élance,
Lorſque je tends les bras , je rencontre les tiens :
Et tes promts mouvemens ſont l'image des miens.
Tu ris lorſque je ris : ſenſible à mes allarmes ,
Tu parois à mes pleurs mêler auſſi tes larmes :
Tu rends geſte pour geſte , & même en ce moment,

Si ce n'eſt pas encore un doux enchantement,
Tu ſembles me parler, & fidèle interprête,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répéte.
Trop douce illuſion! ſignes trompeurs, hélas!
Que je crois expliquer & que je n'entends pas?
Mais je n'en puis douter; j'adore mon image:
Quel Amant dut jamais prétendre davantage?
Je poſſéde, je ſuis l'objet de mon deſir;
Et je n'en jouis point à force d'en jouir.
Puiſſé-je être à jamais ſéparé de moi-même!
Puiſſe s'anéantir le bel objet que j'aime!
Quel vœu pour un Amant! Je céde à ma douleur.
De mes jours malheureux l'Amour ſéche la fleur.
Déja la mort s'approche, & j'y ſuis inſenſible.
Elle eſt pour moi la fin d'un menſonge pénible.

Il revient à la ſource, en prononçant ces mots,
Et trouble par ſes pleurs la ſurface des eaux.
Son image à l'inſtant s'obſcurcit & s'efface.
Quoi! tu me fuis, barbare, ah! demeure par grace,
Dit-il, ah! laiſſe-moi jouir de mon erreur,
M'enivrer de moi-même, & nourrir ma fureur.
Oſes-tu m'envier cette cruelle joie?
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment, & déchire ſon ſein;

Les roſes & les lys s'y confondent ſoudain.
Vers l'onde colorée où ſe peint ce ravage,
Il ſe penche, & frémit en voyant ſon ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & ſerein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin,
Comme à l'aſpect du feu l'on voit fondre la cire,
Tel Narciſſe s'affaiſſe, il ſe diſſout, expire;
Ce n'eſt plus ce Paſteur, par écho préféré.
Forces, couleurs, attraits, tout s'eſt évaporé.

La Nymphe cependant, par lui ſi malheureuſe,
Imite encor les ſons de ſa voix douloureuſe;
Hélas! s'écrioit-il; elle répéte, hélas,
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ſes bras,
Et, du fond de la grotte où gémit ſa tendreſſe,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adreſſe.
Elle n'entend plus rien. Narciſſe inanimé
Sur le gazon épais tombe & meurt conſumé.
Ses ſœurs en gémiſſant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,
Et déja le bucher couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche en vain ſon corps, on n'en voit plus la trace;
Narciſſe diſparoit, une fleur le remplace.

*

SALMACIS,

Imitation d'Ovide.

D'un antre ſolitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naiſſante verdure.
Cette ſource eſt ſacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces triſtes joncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le Printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'Automne.

Une Nymphe indolente,en ces charmans réduits
Perd dans un froid repos & ſes jours & ſes nuits:
Un arc entre ſes mains accable ſa moleſſe,
Et le ſeul bruit du cor fait frémir ſa pareſſe.
Elle fuit des forêts les ſentiers tortueux.
Sa Sœur lui dit ſouvent : viens te joindre à nos jeux,
Salmacis, prends un arc ; Diane nous appelle,
Arme-toi ; viens, ſuis-moi ; viens chaſſer avec elle.
Salmacis, ſouriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de ſon oiſiveté.

Elle treſſe tantôt ſa blonde chevelure
Sur la roſe & le lys éparſe à l'avanture.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voiſin,

Elle abandonne aux flots l'albâtre de ſon ſein ;
Et ſon œil, attaché ſur leur criſtal fidelle,
S'y regardant toujours, s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du Midi les brulantes chaleurs
Percent la grotte obſcure & deſſéchent les fleurs,
On la voit repoſer ſous un dais de feuillage :
Des boſquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort ; tout ſe tait : les timides Oiſeaux
N'oſent plus voltiger de rameaux en rameaux.
Zéphir même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baiſers amoureux & le vent de ſon aîle :
Elle dort ; & ſon ſein doucement agité
N'oppoſe qu'une gaze à la témérité.

L'AMANTE de Titon ſur les gazons humides
Déployoit ſes réſeaux & ſes perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin,
La gorge demi-nue, & le regard ſerein,
Salmacis moiſſonnoit les doux préſens de Flore,
Encor tout humectés des larmes de l'Aurore.
Soudain s'offre à ſes yeux un Berger plein d'appas,
Et formé pour l'Amour, qu'il ne ſoupçonnoit pas.
Charmant, il uniſſoit, doux & rare aſſemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge ;
Et la Nature en lui, retardant le deſir,

Déroboit à ſes ſens les ſecrets du plaiſir.
A peine Salmacis peut-elle ſe contraindre.
Le voir & ſoupirer, & deſirer & craindre,
Ces ſentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis ſi doux, étincellent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les allarmes :
Ses avides regards interrogent ſes charmes.
Ce ruiſſeau qui ſouvent lui peignit ſa beauté,
Alors trop peu flatteur, eſt cent fois conſulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, ſe retire :
La frayeur la retient, lorſque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage elle ſuit tous ſes pas,
Deſire qu'il approche, & craint ſon embarras.

Elle s'avance enfin : Jeune Enfant, lui dit-elle,
Ah! parlez; de quel nom faut-il qu'on vous appelle?
Deſcendez-vous des Cieux pour orner ce ſéjour?
Si vous êtes un Dieu, ſans doute c'eſt l'Amour.
Si vous êtes Mortel, heureuſe la Maîtreſſe
Qui de vous a reçu la premiere careſſe!
Elle voudroit pourſuivre : il ſe trouble, il rougit;
Mais ſon trouble lui ſied, ſa rougeur l'embellit.
Elle exige de lui cette faveur légère,
Ces baiſers qu'à ſa ſœur peut accorder un frère.
Ah! ceſſez, lui dit-il, que vois-je dans vos yeux?

Cessez, ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
Salmacis en pâlit. Demeurez ; je vous laisse ;
Demeurez... Elle fuit alors avec adresse,
Et derrière un buisson, d'où son œil peut le voir,
Elle observe l'instant de remplir son espoir.

Se croyant libre, il vole, erre dans la prairie ;
Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie,
Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain,
Hazarde un pied craintif qu'il retire soudain ;
Mais bientôt abusé par leur charme perfide,
Sur ces bords enchantés devenu moins timide,
Il découvre à la Nymphe, en quittant ses habits,
La jeunesse en sa fleur prête à donner des fruits.
Ce ne sont point ces traits, cette expression mâle,
Et ces muscles nerveux qui fatiguoient Omphâle,
Ni de nos demi-Dieux les brillants attributs ;
C'est le jeune Adonis préferé par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne,
Où comme un bloc d'albâtre, où des ciseaux hardis
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en secret dévore tant de charmes,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes ;
Tout jusqu'à l'air si frais qu'on respire en ces lieux

Lui paroît autour d'elle embrasé de ses feux,
Rien ne la retient plus; elle brûle, frissonne,
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne;
Le voile qui la couvre & pèse à ses desirs
Détaché de son sein, flotte au gré des Zéphirs,
Et son œil, de sa flâme éloquent interprête
Est semblable au Soleil que le cristal répéte.
Oui, je te tiens, dit-elle; & la Nymphe à ces mots,
Jette ses vêtemens, s'élance dans les eaux.
Tour-à-tour elle employe & la force & la ruse;
Lui ravit des baisers, que l'ingrat lui refuse;
Sous le voile de l'Onde où ses efforts sont vains,
Laisse errer au hazard ses caressantes mains;
De ses flexibles bras l'enveloppe, le lie,
S'enlace dans les siens, & cent fois se replie:
Tel le lierre, en naissant, sur la terre couché,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.
L'Amour qui rit en l'air des efforts de la Belle,
Émousse encor l'organe interrogé par elle,
Et la Nymphe, expirant de honte & de desirs,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
Dieux, ô Dieux, dans mes bras enchaînez le barbare,
Dit-elle, je mourrai plutôt qu'on m'en sépare,
L'amour, trop tard hélas! applaudit à ses vœux,

Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige, ainsi l'on voit deux roses
Mourir en même temps, en même temps écloses;
Ou, tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux,
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.

LE PIÉ DE NEZ DES AMOURS

A Mlle F... sous le nom d'ALÉXANDRINE.

Je traversois les campagnes de Gnide,
On aime à revoir ce séjour :
J'y vais encor d'un vol rapide ;
J'ai l'aile un peu basse au retour.
A dix-huit ans qui peut ; je les eus ; mais tout passe :
N'importe, je vis là d'innombrables Amours.
Je ne peindrai ni fleurs, ni Zéphirs sur leur trace ;
Car, en ces lieux, quoi qu'on dise, & qu'on fasse,
Flore & Zéphir ne régnent pas toujours.
Nos petits Dieux ailés célébroient leurs vacances ;
Carnaval, si l'on veut, temps des extravagances.
Quand ils sont désœuvrés, ces Messieurs font cent tours,
On le sçait trop : mais enfin qu'on devine,
Quel étoit lors de la Troupe enfantine
Le caprice régnant : au gré de son humeur,
Chacun jettant carquois, fléches, armure,

D'une Actrice applaudie, ou d'un célébre Acteur
Avoit revêtu la figure,
Le maintien digne, & l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante;
Très-gravement hissé sur un double patin,
Marchoit à pas comptés sur l'arène brillante;
C'étoit Clairon, en costume Romain:
Un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté,
Se distinguant par sa folie,
Ses tours d'adresse, & son regard malin,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
Effrayoit ses sœurs & sa mère,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain,
Autant qu'un Amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant;
L'Amour séduit & plaît, fût-il convalescent:
Je crus voir cet Acteur, que le Ciel nous ménage,
Et vient de rendre à nos plaisirs;
Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se reléve, & renaît aux baisers des Zéphirs.

Certains Amours, déguifés en Ducheffes,
Le fêtoient malgré fa langueur :
Il reprenoit quelque vigueur,
Réconforté par leurs careffes,
Et, profitant de leur crédit,
Aux oififs du canton dreffant une embufcade,
Payoit à leurs dépens, en Amour plein d'efprit,
Le Médecin qui le guérît,
Et la beauté qui le rendit malade.
D'autres groupes plus loin fe jouoient à l'envi
Sur des tapis couleur de rofe.
Un Amour folâtroit fous les traits de Luzzi;
Et même au changement il gagnoit quelque chofe.
L'Amour naïf, qui doubloit Doligni,
Sembloit tout fier de fa métamorphofe;
Il en vint un; il fut le bien venu :
Ce vrai Lutin, parmi nos bons Apôtres,
Se pavanoit, &, quoique nû,
Me paroiffoit plus paré que les autres.
Il les narguoit, & les badinoit tous;
C'étoit le bien-aimé des Graces :
Les ris par efcadrons défiloient fur fes traces :
Son nés fur-tout faifoit mille jaloux.
Lorfqu'en riant je l'examine,

Vois, me dit-il, comme ils sont renfrognés;
Comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine!
Les Sots ont tous un pied de nés,
Depuis que j'ai pris, moi, celui d'ALÉXANDRINE.

STANCES
A L'AMOUR,

TRADUITES du Grec, & adreſſées à une jeune Athénienne qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me pourſuis encore,
Moi, déſerteur de tes drapeaux ?
Amour, tout l'Univers t'adore,
Laiſſe un ſeul Mortel en repos.

*

Près de mon ſolitaire aſyle,
Reſpire une jeune Beauté :
Quel écueil pour un cœur tranquille....
Qui ne l'a pas toujours été !

*

Je la vois... & la vois à peine!
A travers ſes rideaux jaloux,
L'air qui ſe balance entre nous
Eſt parfumé de ſon haleine.

*

En quittant les bras du ſommeil ;
Dieux ! que Zélis eſt fraîche & belle !
Quel plaiſir de ſuivre auprès d'elle
L'amoureux progrès du réveil !

*

Ses yeux demi-clos étincélent,
Quoique de langueur abattus :
Par leur laſſitude ils révélent
Les doux baiſers qu'ils ont reçus.

*

Mais lorſque ſes cheveux d'ébéne
Voilent négligemment ſon ſein,
Malheur à l'œil qui ſe proméne,
Et ſe permet quelque larcin !

*

Amour, ton adreſſe eſt extrême.
Lorſqu'en apparence il te nuit,
Ce voile eſt un attrait lui-même ;
Il cache moins qu'il n'embellit.

*

Zélis n'a rien qui n'intéreſſe.
Fuyant les preſtiges de l'art,
Elle n'éteint point ſous le fard
Le coloris de la Jeuneſſe.

*

Si je lui compare le lys
Qu'avec la rofe j'entrelace ;
Zélis emporte encor le prix
Le Lys meurt ; la Rofe s'efface.

*

Lorfque fous le tact féducteur
Sa Lyre amoureufe murmure ;
C'eft un concert dont la Nature
A placé l'écho dans mon cœur.

*

Amour, amour, le péril preffe :
Par-tout le piége eft fous mes pas.
Si tu n'éloignes tant d'appas,
Que va devenir ma fageffe ?

*

Que dis-je, & que fais-je infenfé ?
Ne tiens compte de mes allarmes.
Qui t'implore contre fes charmes,
Ne veut jamais être exaucé.

LE TOMBEAU

A MADAME DE***

QUELLE eſt, ſous l'épaiſſeur d'un lugubre feuillage,
Cette Tombe où les fleurs s'uniſſent au Cyprès?
Quels ſont de toutes parts ces ſanglots, ces regrets,
Ce morne déſeſpoir qu'en ſecret je partage?
Je me ſens entraîner vers ce fatal ſéjour.
J'y vois près du Tombeau la plaintive Jeuneſſe:
Ses cheveux ſont épars; une ſombre triſteſſe
Voile ſes yeux mourans qu'importune le jour:
A ſes côtés gémit l'inconſolable Amour....
Quel objet nouveau ſe préſente?
C'eſt Polimnie en longs habits de deuil:
Elle approche, ſoupire, & ſa main languiſſante
Peut à peine graver ces mots ſur le cercueil:
» Arrêtez-vous dans ce lieu ſolitaire:
» A ce funèbre monument,
» L'infortuné redemande une Mère,
» Les beaux Arts un appui, le monde un ornement.
Ombre charmante que j'adore,

Puissent jusques à toi parvenir nos do' leurs!
La même Muse, hélas! qui chantoit ton Aurore,
Veut, lorsque tu n'es plus, te célébrer encore :
Je t'offrois de l'encens & je t'offre des p' urs.

A M^LLE DOLIGNY,

POUR mettre au bas de son Portrait.

PAR les talens & la décence
Tu nous captives tour-à-tour ;
Et tu souris comme l'Amour,
Quand il avoit son innocence.

LES DEUX FLEURS RIVALES
A ÉGLÉ.

Jalouse de ton choix pour la Reine des Fleurs,
Dans tes jardins une triste Immortelle,
Rampant au pied d'une rose nouvelle
Encor dans son bouton, peint de vives couleurs,
Lui disoit ce matin : » Ah! garde-toi d'éclore :
» Ignores-tu quel sera ton destin?
» Crains de t'épanouir ; crains les pleurs de l'Aurore ?
» Qui préparent ta chûte, en parfumant ton sein;
» Et, sans te prévaloir des caresses de Flore,
» De l'humble Violette apprends l'art de jouir :
» Elle aime mieux s'ensevelir sous l'herbe,
» Cacher au jour les larcins du Zéphir,
» Que d'étaler cette tige superbe,
» Cet éclat orgueilleux qu'un souffle peut ternir.
La Rose lui répond : » Apprends à me connoître :
» Ne fût-ce qu'un instant, regner est un plaisir.

» Mon destin par toi-même est envié peut-être ;
» La main d'Églé va bientôt me cueillir :
» Je vais orner son sein, y briller, y mourir ;
» Et ce trépas vaut bien qu'on s'empresse de naître.

VERS

Sur une Eclipse.

Rassure-toi, jeune Thémire :
Que j'aime cette utile & douce obſcurité !
J'ai vu, j'adore ta beauté ;
Le Soleil peut ceſſer de luire.
Qu'ai-je beſoin de ſa clarté
Pour t'aimer & pour te le dire ?
Laiſſons, crois-moi, ces globes radieux
Errans ou fixes dans leur ſphère,
Nous dérober, nous rendre la lumière :
Tandis que d'un pas ſûr Clérault franchit les cieux,
Allons à tâtons ſur la Terre.
L'Amour, les yeux voilés, rencontre le bonheur ;
Quand il s'abbat ſur le ſein de ſa mère,
A travers ſon bandeau c'eſt l'inſtinct qui l'éclaire.
Suis cet inſtinct, il n'eſt jamais trompeur.
Le Ciel nous favoriſe : oui, ſuis-moi, ma Thémire,
Viens recevoir & mon cœur & ma foi :
Tout brille à mes yeux, tout reſpire,
Et rien n'eſt éclipſé pour moi.

Tu tombes dans mes bras !... tu brûles de ma flâme :
Ton ſein frémit ſous le tact amoureux :
Sur mes lévres de feu je ſens voler ton ame....
Tu ſoupires.... Je ſuis heureux.
Le jour renaît ... fuyez, vaines allarmes;
Ses feux raniment mes deſirs :
Il reparoît pour éclairer tes charmes ;
Il ſe cachoit pour voiler nos plaiſirs.

PORTRAIT

D'UN Chevalier Français.

SI l'on peignoit l'honneur Français,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante
Qu'autour d'une taille élégante,
Les amours renoûroient sans pompe & sans apprêts.
Ses yeux seroient brillans d'une douce allégresse :
Ses longs cheveux, négligemment épars,
Ne seroient point tressés des mains de la molesse :
On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards.
A la victoire on le verroit sourire ;
Ses graces même auroient un air guerrier :
D'une main il tiendroit des branches de laurier
Et de l'autre des fleurs pour le sein de Thémire.
On répréſenteroit des siéges, des combats,
Autour de cette auguste image :
Elle peindroit l'Amour, la vertu, le courage ;
Et le nom de Brissac seroit inscrit au bas.

PORTRAIT
D'ISMENE.
STANCES.

Amour; commence le tableau!
Qu'il fera beau, s'il eft fidéle!
Voilà les couleurs, le pinceau :
Et dans mon cœur eft le modéle.

*

L'ouvrage eft digne de ta main;
C'eft à l'Amour à peindre Ifméne.
Sur l'albâtre d'un front ferein
Trace deux jolis arcs d'ébéne.

*

Plus bas deffine un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour-à-tour, fier & touchant
Défend le defir qu'il fait naître.

*

Peins le plus amoureux Zéphir
Semant de fleurs fes lévres clofes;
Mais viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les rofes.

*

Avec art ſuſpens ſes cheveux,
Et treſſe-les en diadême;
Laiſſe-les flotter, ſi tu veux;
Ce déſordre lui ſied de même.

*

Pour m'offrir les brillans contours
De ſa taille ſvelte & légère;
Peins la plus agile Bergère
Qui cherche ou qui fuit les Amours.

*

De ſon doux & tendre ſourire
Exprime le charme ſecret:
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

*

Achéve, arrondis ce beau ſein,
Où tu ceſſes d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main:
Arrête & baiſe ton ouvrage.

REPRÉSENTATION

REPRESENTATION
A MADAME D***
QUI me remettoit à deux ans.

DEUX ans! deux ans! y ſongez-vous?
Hélas, ſongez-vous bien, Madame,
Duſſé-je vous mettre en courroux,
Que lorſqu'un bel œil nous enflâme,
Deux jours même ſont trop pour nous?
Deux ans! Dieu! quelle traverſée!
Oui, près de ce triſte Lignon,
Dont la ſource eſt encor glacée,
Par les ſoupirs de Céladon;
Sur cette rive délaiſſée,
Où des Bergers d'un mauvais ton,
Fiers d'un pénible apprentiſſage,
Béniſſoient leur ſot eſclavage,
Et mouroient par diſcrétion.
Jamais Iris, jamais Aminte
N'uſérent de tant de rigueur:
C'eſt trop d'un ſiécle de contrainte,

Pour un ſeul inſtant de bonheur.
Allons, d'une loi trop ſévère,
Adouciſſez l'auſtérité :
Ce demi jour qui nous éclaire
Favoriſe la volupté.
Quel enchantement! quel délire!
L'Amour colore votre teint :
Dans ces fleurs c'eſt lui qu'on reſpire :
Dans le ſouffle de ce Zéphire
Il vient rafraîchir votre ſein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux?
Il vous appelle, il vous invite :
Il tient la Couronne d'élite
Qui ceint le front de ſes héros.
Cédez enfin ; tout vous en preſſe :
Nous ſommes ſeuls, & j'ai vingt ans. *
On ne peut mieux prendre ſon temps,
Pour bien placer une foibleſſe.

---

* *Je les avois dans le temps que je fis cette repréſentation.*

L'HOMME DÉTROMPÉ,

CONTE MORAL.

DANS ce cahos. que l'on nomme Paris,
Monrose, orné des graces du bel-âge,
De la richesse y joignoit l'avantage:
Il avoit tout, chevaux, bijoux, habits,
Et de son esprit même il faisoit quelque usage;
C'est beaucoup à vingt ans; & sensible & volage,
Il ne marchoit jamais qu'escorté par les ris.
Il étoit brave & brillant à la guerre,
Plaisant sur-tout, disant de très-bons mots,
Et se mocquant d'un Sot atrabilaire
Qui se bat tristement, & se croit un Héros.
Le sort n'avoit pour lui qu'une douce influence,
Églé le fit Marquis, Bélise Colonel,
Ce qui vaut mieux que Maréchal de France:
C'étoit un reflux éternel
De plaisirs, de faveurs que fixoit sa présence:
Sa toilette plioit sous mille billets doux,
Chaque jour ajoutoit des fleurs à sa couronne;
Il ne pouvoit suffire aux rendez-vous;

Il eût fait un cocu ſur les degrés du Trône.
En vain tous nos Plutus païoient argent comptant:
Monroſe avoit crédit auprès de leurs Lucréces;
Il gagnoit leur argent, leur ſoufloit leurs maitreſſes,
Et les combloit d'honneur, en les déſeſpérant.
Il amuſoit les grands, ſans baſſe complaiſance,
Déridoit une Alteſſe & même une Éminence:
Il leur laiſſoit leurs cordons faſtueux,
Leur étiquette & leurs jours d'audience,
Mais lorſqu'il falloit plaire, avoit le pas ſur eux.
Encor tout étourdi de ſa bruyante ivreſſe,
Monroſe un jour s'aviſa de penſer;
Car on finit par où l'on devroit commencer;
Et c'eſt toujours l'erreur qui méne à la ſageſſe.
Il penſa donc: un vuide affreux,
S'entr'ouvrit ſous ſes pas, il vit fuir le preſtige,
Surprit le froid dégoût ſous le maſque des jeux;
Et ſentit bien, après un long vertige,
Qu'il étoit ennuyé, c'eſt-à-dire, ennuyeux.
Il ſoupire, il ſe craint; il ſe cherche, il s'évite:
Son cœur eſt déja vieux, il faut le rajeunir.
Quand l'Oiſeau voit le piége, il prend ſoudain la fuite,
Monroſe prend la poſte, & pourſuit le plaiſir.
Le plaiſir l'attendoit dans le fond d'une Terre

Qu'entourent d'immenſes canaux,
Où la Nature ſolitaire
Se plaît au fond des bois & ſur le bord des eaux :
Il ordonne, il projette, il conduit des travaux ;
Il a pour compagnons & Montagne & Voltaire.
Il eut mille flatteurs ; il a quelques amis.
Quelques Femmes ſans ton & peu de beaux-eſprits ;
Il dort ; il fait du bien, & ſur-tout il digère,
Et dit à ſon réveil, en ſe frottant les yeux :
Qu'un homme aimable eſt loin d'un homme heureux !

BILLET

En réponse à des vers que l'Auteur appelloit Verſiculets.

J'ai reçu vos Verſiculets,
Verſiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toiſe exprès,
Sont bien peſans, bien longs à lire :
De plus petits, s'ils ſont bien faits,
N'en ſont pas moins chers à la gloire ;
Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils ſe gliſſent dans la mémoire,
Et puis ils n'en ſortent jamais.
L'Aigle eſt altier, je le révére ;
Mais tous mes ſens ſont allarmés,
Quand de ſes ongles enflammés
Il laiſſe échapper le tonnerre.
A quoi tant de bruit eſt-il bon ?
J'aime bien mieux, je le confeſſe,
Le paiſible & diſcret Pigeon
Que députoit Anacréon
Vers ſes Amis & ſa Maîtreſſe.

*

AUTRE

A M^LLE F...

Dont le Patron est S. ALÉXANDRE.

On parle de deux Aléxandres ;
L'un est un Saint, l'autre un Héros.
L'un mettoit les Villes en cendres,
Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
Va, crois-moi, jeune Aléxandrine,
Tu l'emportes sur tes Patrons,
Héros ou Saints : tes yeux fripons,
Ta gaîté, ta grace enfantine,
Pour soumettre nos cœurs, valent, je l'imagine,
Des meurtres ou des oraisons.
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vainqueurd'Arbelle?
Ton pouvoir est plus juste & plus vrai que le sien :
A son joug on étoit rebelle ;
Et l'on vole au-devant du tien.
Poursuis, tes couronnes sont prêtes ;
Dans le champ des Amours tu peux tout hazarder :
Ainsi que ce Héros, tu feras cent conquêtes ;
Et mieux que lui tu sçauras les garder.

LE BOUTON DE ROSE.

CETTE Rose, dans son bouton,
Peint l'innocence de ton âge ;
Et de ses sœurs devance la saison,
Pour être la premiere à t'offrir ton image.

*

A M. D E P.

EN lui envoyant l'ASTRÉE.

QUOI, libertin, tu veux lire l'Aſtrée,
Ce Code doucereux rédigé par l'ennui,
Où de Durfé la plume timorée
Nous trace un vieil Amour que l'on ſiffle aujourd'hui !
Tu vas y voir un Céladon tranſi,
Des glaces du Lignon ſauvé par des Bergères ;
Petit Paſteur en Héros converti,
Parcourant du Forêt les rives ſolitaires,
Qui ſçait rougir & n'a jamais menti ;
Qui, froid adorateur de ſa belle maîtreſſe,
Toujours laiſſe envoler l'inſtant qu'il faut ſaiſir,
Confie aux ſeuls échos ſa dolente tendreſſe,
Et conſume en reſpects les momens du plaiſir.
Laiſſe, crois-moi, ces archives antiques :
On pretend que nos bons Àyeux
Ont admiré ces peintures gothiques ?
Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.
Je l'avoûrai, quoiqu'on en diſe,
Je ſuis pour l'amour d'à préſent.

Il pleure, il rit, se masque, se déguise;
Il est fripon, mais il est amusant,
Philosophe bien plus; chacun l'est à sa guise.
Il désarme en riant l'altière dignité;
Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un Maître,
Badine avec la Majesté,
Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.
C'est fort bien fait; tel est l'art de jouir.
Le desir est, dit-on, insolent, téméraire:
L'Amour est enfant du desir,
Il doit ressembler à son Père.

*

A LAIS.

J'AIME à voir ſous tes traits Ariane & Didon ;
Elles y gagnent, je te jure :
Je partage leurs pleurs, je plains leur abandon ;
Énée eſt un igrat ; Théſée eſt un parjure :
Tu regnes par l'illuſion ;
Ton art reſſemble à la Nature :
Mais, je te l'avoûrai, cet appareil pompeux
N'eſt pas ce qu'en toi je préfére :
Je hais la Majeſté qui te cache à mes yeux ;
La Majeſté ne m'intéreſſe guère :
En pet-en-l'air tu me plairois bien mieux.
J'ai l'inſtinct très-bourgeois & le goût très-vulgaire,
Ce beau front qui jamais n'annonça de rigueurs ;
Cette bouche vermeille où le baiſer reſpire,
Ton regard libertin, ton éloquent ſourire,
Tes refus irritans plus doux que tes faveurs,
Voilà dans toi ce qui peut me ſéduire ;
Souveraine des ſens, que t'importent les cœurs ?

*

AUTRE
AUX DANSEUSES
DE L'OPERA.

De Terpſicore chaſtes Sœurs,
Un impudent, Ciel! quel outrage!
A, dit-on, cenſuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge,
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la Nature:
Courez, les torches à la main,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monſtres du magazin:
Évoquez les Dieux & les Diables;
Ils ſont tous vos humbles valets:
Qu'ils vengent vos talens aimables,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire?

Il couroit contre elles une ſatyre, dans laquelle on leur diſoit des vérités dures.

Si par fois, sous l'œil du mystère
Vous dupez quelque sot Midas,
Ou quelque vieux atrabilaire,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant Mousquetaire;
Ce sont vos droits, je les révère;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'Amour vous défend la décence;
Il vous forma dans sa clémence
Pour éparpiller ses plaisirs.

LE SOUFFLE DE GLICERE,

Ou les Œufs métamorphosés.

Voici deux œufs tout frais pondus,
Je les ai dénichés moi-même,
Et dénichés pour ce que j'aime.
Tien, Glicère, souffle dessus,
Connois ce que peut ton haleine;
Soudain de leurs blanches prisons,
Vont s'élancer deux Mirmidons,
Aîles au dos, se soutenant à peine,
Que par degrés tu verras s'enhardir,
Puis voler sur ton sein & bientôt y grandir.
Avec ces marmots-là ne sois pas trop sévère.
Laisse-les bien baiser & ta bouche & tes yeux,
Et déranger cent fois cette gaze légère,
Qui, voilant tes appas, pourroit nuire à leurs jeux.
Ce n'est pas tout d'être leur mere;
Il faut les amuser, leur plaire,
Et poliçonner avec eux.

BILLET A UN JOURNALISTE.

J'ai lû ce que vous avez dit
De mes lambeaux épiſtolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.

*

Mais que les vôtres me ſont chères !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ſes filets,
Et me bercer de ſes chimères.

*

Soudain avec dextérité
Une critique délicate,
D'un ton qui m'inſtruit & me flatte,
Me vient offrir la vérité.

*

Que vous la rendez ſéduiſante !
J'ai cru la voir dans ſa beauté,
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'eſt le goût qui la préſente.

*

Sous nos berceaux l'arbre étalé
Doit ſa vigueur à la Nature :
Mais il doit au moins ſa parure
Aux ſoins de l'art qui l'a taillé.

✠

J'aime l'éloge & je l'oublie :
Je me ſouviens de la leçon ,
L'un plut à ma coquetterie ;
Et l'autre plaît à ma raiſon.

*

LES

AUTRE

A Mlle ***

Qui me proposoit d'aller, dans un desert, passer un mois avec elle.

Un mois, dans un desert! es-tu de bonne foi?
    Qui, toi, vive, aimable & légère,
  Dans un desert, & sur-tout avec moi,
L'Amant le moins champêtre, le moins solitaire!
On t'adore en ces lieux; ils sont ornés par toi:
Doit-on abandonner les lieux où l'on sçait plaire?
Quelquefois, pour révêr, l'amour quitte Cythère;
    Mais il faut, du moins je le croi,
  Il faut toujours une cour à sa mère:
Va; laissons ce projet; soyons de notre temps:
  Ton front brillant des roses du bel-âge,
    Ton doux sourire, tes talens,
    Sont-ils faits pour un hermitage?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses Amans:
    On peut vouloir être volage;
    Cela s'est vu de temps en temps:

O

Que devenir alors dans un antre ſauvage ?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage,
Deux triſtes cœurs, forcés d'être conſtans ?
Suivons donc la route ordinaire ;
Souffrir mes vœux, & puis les rejetter,
Paroître, tour-à-tour, indulgente & ſévère,
T'embellir, chaque jour, pour mieux me tourmenter,
Me déſoler, à force de me plaire,
Me prendre par humeur, en riant me quitter,
A la Ville, en un mois, tout cela ſe peut faire.

VERS

SUR le Mariage de M. de la Marche, Premier Préſident du Parlement de Dijon.

PRÈS de ces fertiles côteaux
Où Bacchus ouvre ſes fontaines,
Et, paré de pampres nouveaux,
Fait couler à longs traits le pomar dans ſes veines,
Sous des berceaux, loin du fracas des Cours,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête,
Le front riant, ce qu'il n'a pas toujours,
Il menoit ſa double conquête
Qu'avec orgueil il montroit aux amours.
Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence
Et l'équité ſévere, unie à l'enjoûment;
La Nymphe ſur ſa trace enchaînoit la décence,
La jeuneſſe ſans fard, & ſans vain ornement,
Cette ſéduction que la beauté commence,
Et qu'achéve le ſentiment.
Son front peignoit ce déſordre charmant
Cet embaras de l'innocence

Qui diſpute une Roſe aux tranſports d'un Amant
  Plus fier de vaincre après la réſiſtance.
L'Amour près d'elle heureux de s'arrêter,
D'un air ſoumis lui remettoit ſes armes,
  Sans bandeau, pour voir tant de charmes,
Et ſans aîles ſur-tout, pour ne les plus quitter.

THÉMIRE.

J'ai vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y ſçait plaire.
Thémire écoutoit mes accens
Amour Thémire étoit bergère.
Elle étoit belle ſans apprêts ;
Les lieux où brillent ſes attraits,
Sont toujours ceux que je préfére.

*

Sous un boſquet, ſous des lambris,
De triompher elle eſt bien ſûre,
Les cheveux chargés de rubis,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui ſert de parure.

*

Si l'art quelquefois la ſéduit
Dans le ſéjour de l'impoſture,
Bientôt le ſentiment l'inſtruit
Et la raméne à la Nature :
Oui, c'eſt une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens,
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

LE PLAISIR.

Tes yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage,
Va, le plaiſir vaut bien l'honneur
D'être fière & ſauvage.
Quand l'Amant n'eſt point trompeur,
Son triomphe eſt un hommage.

*

Sous l'aîle du tendre Zéphir
Voi cette roſe éclorre ;
Voi ſon incarnat s'embellir
Des baiſers de l'Aurore ;
Jeune Églé, c'eſt le plaiſir.
Qui l'anime & la colore.

*

L'oiſeau ſous ces boſquets fleuris
Le peint dans ſes careſſes :
Lui ſeul donne aux Amans chéris
Leurs nuits enchantereſſes,
Et Vénus lui dut le prix
Diſputé par deux Déeſſes.

*

Dieu charmant, veille à mon deſtin,
Rends Églé moins cruelle ;
Laiſſe-moi mourir ſur ſon ſein,
Et renaître pour elle ;
C'eſt là que je veux enfin
M'écrier, Dieux ! qu'elle eſt belle !

*

VÉNUS DÉTRONÉE

A Mde de T...

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colère
De ſa mère
Trop ſévère
Voulut s'affranchir un jour.

*

Le voilà battant de l'aîle,
Et plein d'un ſecret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
La Bergère la plus belle
Et la plus ſemblable à lui.

*

C'eſt Églé qu'on lui propoſe;
Il la voit, & dit ſoudain:
De mes traits qu'elle diſpoſe,
C'eſt la roſe
Fraîche écloſe
Aux doux rayons du matin.

*

Difparois, Fille de l'Onde,
Ne régente plus ma Cour ;
Toi, fi ton cœur me feconde,
Belle Nymphe, dès ce jour
Sois Vénus aux yeux du Monde,
Mais fois Pfyché pour l'Amour. *

---

* *Ces Stances peuvent fe chanter* fur l'Air : *Quand je vais au bois feulette. Gavotte de Rameau.*

*

LES VENDANGES DE VENUS.

DANS l'Isle de Cythère
Vénus a son pressoir
Que d'une main légère,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaít le mieux à Bacchus;
Ce goût, ne lui déplaise,
Siéroit mal à Vénus:
Le plus petit espace
Renferme mille appas;
Le vin tient de la place,
Le plaisir n'en tient pas.

*

Tout rempli d'allégreſſe,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laiſſe
Le fer du Vendangeur ;
Armé d'une faucille,
Dans Cythère à ſon tour,
Le pauvre l'Hymen grapille
Les reſtes de l'Amour.

*

Ennemi du myſtère
Bacchus cherche un ſéjour,
Que le Soleil éclaire,
Et vendange le jour :
Vénus aime le ſombre
Du plus ſecret réduit,
Elle ſe plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.

*

CONSEILS D'UNE BERGERE.

Le connois-tu ce Dieu perfide,
Qui charme & trompe les humains,
Ce Tyran, ce volage guide,
Cet enfant qui fait nos deſtins ?
Cloé, je vais te le dépeindre :
De ton cœur ferme-lui l'accès.
Moi, j'ai trop appris à le craindre,
Pour croire encore à ſes bienfaits.

*

D'abord il rit, flatte & badine :
Le piége eſt caché ſous des fleurs ;
Les feux d'une ivreſſe enfantine
Brillent dans ſes yeux ſéducteurs ;
Long-temps on le voit ſe contraindre,
Et l'art embellit ſes attraits,
Mais j'ai trop appris à le craindre,
Pour croire encore à ſes bienfaits.

*

Déjà par un charme invincible
On ofe fe joindre à fes jeux ;
Par degrés on devient fenfible,
Et foi-même on forme fes nœuds.
Le traître alors ceffe de feindre ,
Il bleffe & s'enfuit pour jamais . . .
Ah ! j'ai trop appris à le craindre
Pour croire encore à fes bienfaits.

*

Tu foupires ! ton fein palpite !
Dans tes beaux yeux quelle langueur !
Contre l'Amour quand je t'excite,
L'Amour feroit-il dans ton cœur ?
Cloé, que tu ferois à plaindre !
Mais je refpecte tes fecrets :
Moi, j'ai trop appris à le craindre,
Pour croire encore à fes bienfaits.

*

RONDE

Pour une Fête, donnée à Bercy à deux jolies Femmes.

Air : *Amis, chantons à la ronde.*

Amis, dans quel lieu du monde
Rit-on, chante-t-on aujourd'hui?
Qu'avec nous l'écho réponde :
C'eſt à Berci, c'eſt à Berci.

*

Berci pour nous devient Cythère :
Des amours c'eſt le rendez-vous ;
Ils quittent le ſein de leur mère,
Pour venir jouer avec nous.
Amis, &c.

*

Deux ont volé la reſſemblance
De Mélanie & de Luci ;
Ils ont des droits à la conſtance,
Quand ils ſont déguiſés ainſi.
Amis, &c.

*

Brillantes Nymphes de la Seine,
De fleurs couronnez vos batteaux;
Noyons le chagrin & la peine:
Plaiſirs, nagez entre deux eaux.
Amis, &c.

*

Bacchus nous verra du rivage,
L'Amour tiendra les avirons:
Vénus écartera l'orage,
Pour qu'on entende nos chanſons.
Amis, &c.

*

La jeuneſſe eſt de ce voyage:
C'eſt la beauté qu'elle conduit;
Et la beauté ne fait naufrage
Que quand la jeuneſſe s'enfuit.
Amis, &c.

*

La nuit ſur ce bel hémiſphère
Étend ſon crêpe, mais en vain:
Le plaiſir ici nous éclaire;
Il fera jour juſqu'à demain.
Amis, &c.

AUTRE

POUR un ſouper où ſe trouvoient deux jeunes perſonnes pleines de talens.

Air : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS, rions juſqu'au matin ;
Saiſiſſons l'inſtant du bel-âge :
La Raiſon, au regard chagrin,
Eſt folle, à force d'être ſage :
On peut égayer ſes ſermons,
Par mille jeux, par des chanſons.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

*

On badine avec les Amours
Sans bleſſer en rien la décence :
S'aimer bien & s'aimer toujours,
C'eſt la véritable innocence.
L'autre n'eſt rien qu'un jeu de l'art,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans, &c.

*

La

La gloire plaît aux jeunes cœurs ;
Et de vous deux elle diſpoſe :
Vous négligez les humbles fleurs,
Pour la palme qu'elle propoſe ;
Mais qu'il eſt doux de marier
Quelques brins de mirthe au laurier !
Enfans, &c.

*

A la roſe dans ſon bouton,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'Amour eſt le doux rayon
Par qui la roſe doit éclore.
Ce n'eſt pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans, &c.

*

Je ne veux point vous allarmer,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il ſera temps d'aimer ;
Aujourd'hui ne ſongeons qu'à rire.
Lorſque l'on aime, adieu les jeux ;
On ne rit plus, on fait bien mieux.
Enfans, &c.

*

VERS

Sur Soiſſons.

Traduits du latin de La Monnoye.

Soissons, ta plaine fortunée
* Du bon Adam fut, dit-on, le jardin;
C'eſt-là qu'il végétoit le long de la journée;
Tout ébahi ſous les berceaux d'Éden.
Tandis que Madame Eve, errante à l'avanture,
Sans ornement, ſans feuille de figuier,
S'en alloit coquetter pour ſe deſennuyer,
Et le laiſſoit bâillant admirer la Nature;
D'un beau reptile à l'œil ruſé
Dreſſant ſa crête d'or à travers la verdure
Écoutoit le propos doux & ſymmétriſé,
Et damnoit la race future
Pour complaire au grand Diable, en Serpent déguiſé.
** Un Mortel aujourd'hui qui pare la Raiſon,
Qui dégrada le premier homme,
A fixé le bonheur près de ton beau vallon;

* *Vieux dicton du Pays.*

** *Intendant alors.*

Les péchés qu'on y fait ſont au moins de bon ton,
* De vrais péchés d'Elus, permis en Cour de Rome,
Et l'on auroit trop de confuſion;
De s'y damner pour une pomme.

---

* *Sans doute il avoit chez lui de jeunes Femmes nouvellement mariées.*

** *On n'a garde d'approuver le ton léger qui regne dans cette Piece, dont on n'eſt que le Traducteur.*

DÉLIRE NOCTURNE.

TRADUIT d'un Auteur Irlandois.

TANDIS que le Dieu du repos
De ſon aîle molle & légère
Careſſoit ta belle paupiere,
Et l'humectoit de ſes pavots,
Tandis que les riants menſonges,
Te peignoient encor mes deſirs;
Qu'autour de toi, l'eſſain des ſonges,
Sans bruit, éveilloit les plaiſirs;
Reſté ſeul, la tête échauffée
De métaphyſique & d'amour,
Je bravois les traits de Morphée,
En rêvant, j'attendois le jour.
J'oſois, Philoſophe nocturne,
A l'Univers donner des loix :
De Minos uſurpant les droits,
Je confondois dans la même urne
Le ſort des Sujets & des Rois;

Et dans mon réduit taciturne,
Tout étoit ſoumis à ma voix.
Ainſi m'érigeant en arbitre,
Je ſens s'ébranler la maiſon ;
J'entens ſiffler dans chaque vitre
Le fifre aigu de l'aquilon.
Je jure ſix pas à la ronde,
A l'abri de mon paravent ;
Et le Réformateur du Monde
Eſt aux priſes avec le vent.
Soudain ſur un char diaphane,
Par deux Chérubins éclairé,
Deſcend dans mon humble cabane,
Un bel objet, bien éthéré,
Qui dans ſon attirail ſacré
Mêle un tant ſoit peu du profane,
Que de tout temps j'ai préféré.
De ſa guimpe Zéphir diſpoſe,
Son regard eſt un doux rayon,
Sa bouche a l'odeur de la roſe,
Et ſa gorge en a le bouton.
Un pied charmant & ſans chauſſure
Me parut un échantillon
Du plus voluptueux augure :

Je crus que le Ciel tout exprès
Me suscitoit cette avanture ;
Et déjà je me préparois,
Pour me soumettre sans murmure
A ses respectables decrets.
N'approche pas, je suis ***
Dit-elle, une Sainte d'honneur,
Très-bavarde, ne t'en déplaise,
Et qui, connoissant ton humeur,
Vient ici jaser à son aise,
Quoique tu sois un grand pécheur,
Fort menacé de la fournaise.
Du Monde ardens restaurateurs,
Nos Bonzes que je multiplie,
Grâce à ma réforme établie,
Sont devenus encor meilleurs,
Et, dans leurs ferventes ardeurs,
Triplant toujours leur exercice,
Forment une sainte milice
Beaucoup plus digne de nos sœurs.
Les Philosophes & les Sages,
M'adressent leurs doctes hommages ;
Ils ont honoré mon tombeau.
Leur culte n'a rien qui m'étonne,

De Fani je ſuis la Patronne ;
Voilà mon titre le plus beau.
Elle en auroit dit davantage ;
Mais moi qui m'enflammai ſoudain,
J'interrompis ce verbiage ,
Et voulus me rendre certain
Si cet aërien corſage ,
Étoit ſolide ſous la main ;
Mon âge méconnoit la crainte ,
L'aſſaut ne m'épouvante pas.
Je cours , je m'élance , & la Sainte
Devient une ombre entre mes bras ;
Elle s'évapore , qu'y faire ?
Les Mortelles valent bien mieux
Que ces Saintes que l'on révère.
Sa fuite ne m'afflige guère.
Qu'elle ſe tienne dans les Cieux ;
Mais toi demeure ſur la Terre.

A M. D E....

Qui me conseilloit de répondre à une critique.

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin ;
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en Écrivain,
Quand je puis m'amuser en Sage ?
Ma foi je n'ai point ce courage.
A mon Drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance :
Le Public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience ;
J'ai cédé par reconnoissance
Aux vœux de ce Juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.
Après cet accommodement,
Dans l'Arène irois-je descendre,
Remuer une triste cendre

Qui repoſe paiſiblement ?
C'eſt trop éxiger, trop prétendre ;
Laiſſons mon Drame, s'il vous plaît :
C'eſt bien aſſez de l'avoir fait ;
Sans qu'il faille encore le défendre.

QUE j'aime la ſérénité
De l'apatique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modèle,
Au moins, dans ſa tranquillité.
Le bon homme, ſelon l'uſage,
Fut par les Sots perſécuté.
Déjà ſiffloit ſur ſon paſſage
La triſte médiocrité.
Ses yeux ſe détournoient à peine ;
A peine il entendoit leurs cris :
Il ſe ſauvoit, par le mépris,
Des tourmens que donne la haine.
Enfin, très-diſpos & très-vieux,
Dans un calme voluptueux
Il mourut, ſans daigner confondre
Les Sots, qu'il dut bien étonner,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainſi mort, ſans leur répondre.

A UN ENFANT

Poursuivant des Abeilles.

Enfant, d'où viennent tes fureurs?
Tu pleureras ton imprudence.
Ces volatiles bienfaiteurs
Avec eux portent leur vengeance.
Pour leur butin ils ont des fleurs,
Et leur aiguillon pour défense.

Ch. Eisen inv. B. De Ghendt Sculp.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

ÉPITRES.

A Zelmis, Page 3
à la Baronne de N. . . 7
à M. Hume, 11
à M. Helvetius, 20
à M. de Voltaire, 26
à M. de Pézai, 33
*à M. * * **, 36
à l'Auteur des Graces, 42
Au Marquis de 47
à Zémis, 50
*à M. de P * * sur son Poëme*, 55
Au même, sur la chûte de Théagene, 57
à M. Rousseau, 59
à Mlle Clairon, sur l'indécision de sa rentrée, 67
à Madame de Saint Moré, en quittant Dijon, 72
à M. Soulier de Choisy, Médecin du Roi, 77
à Mde de . . . sur sa convalescence, 81

à la Princesse de. . . . 83
à Mlle Fanier, 85
à M. de P. . . sur la Galanterie moderne, 88
à Mlle Arnoult, 93
à M. Lemierre, 97
Aux Editeurs de l'Almanach des Muses, 100
à un Ami, sur mon déménagement, 104
Belzebut, à l'Auteur de la Pucelle, 110
à Syphilis, Actrice de l'Opéra, 114
à Rosire, 120
Un Séminariste à un homme du Monde, 124
Le Mouphti à Théodon, Actrice Turque, 127
à M. le Comte de. . . 131
à M. le Comte de. 135
à une Actrice Tragique, 137
à Eglé, 139
Le Congé, 141
à M. Dud. retiré à sa campagne, 143

PIÉCES DÉTACHÉES.

Dialogue entre Thémis & l'Amour, 155
Autre, entre Mars & Thalie. 159
La colere de l'Amour, 164
Narcisse, 166

Salmacis, 171
Le pied de nez des Amours, 177
Stances à l'Amour, 181
Le Tombeau, 184
Quatrain, à Mlle Doligny, 185
Les deux Fleurs rivales, 186
Vers sur une Eclipse, 188
Portrait d'un Chevalier Français, 190
Portrait d'Ismene, 191
Représentation à une femme, 193
L'Homme détrompé, Conte moral, 195
Billet en réponse à des vers que l'Auteur appelloit Versiculets, 198
Autre à Mlle F.... dont le Patron est S. Aléxandre, 199
Le Bouton de Rose, 200
Billet à M. de P. en lui envoyant l'Astrée, 201
Autre, à Laïs, 203
Autre, aux Danseuses de l'Opéra, 204
Le Souffle de Glycere, 206
Billet à un Journaliste, 207
*Autre, à Mlle ***.* 209
Vers sur le mariage de M. de la Marche, 211
Thémire, 213

Le Plaisir, 214
Vénus détrônée, 216
Les Vendanges de Vénus, 218
Conseils d'une Bergere, 220
Ronde pour une fête donnée à Bercy, 222
Autre, 224
Vers sur Soissons, 226
Délire Nocturne, 228
Vers à un ami sur une critique, 232
A un Enfant poursuivant des Abeilles, 234

ERRATA.

Page 81, vers 10, *au lieu de* vient ouvrir, *lisez* vient r'ouvrir.

Page 84, vers 7, *au lieu de* l'Ixion, *lisez* Ixion.

Page 162, vers 1, *au lieu de* te palire, *lisez* te plaire.

Page 167, vers 23, *au lieu de* votre outrage, *lisez* votre ombrage.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due